

UNIVERSITY OF MICHIGAN



DE
JACQUES
PAUVEL



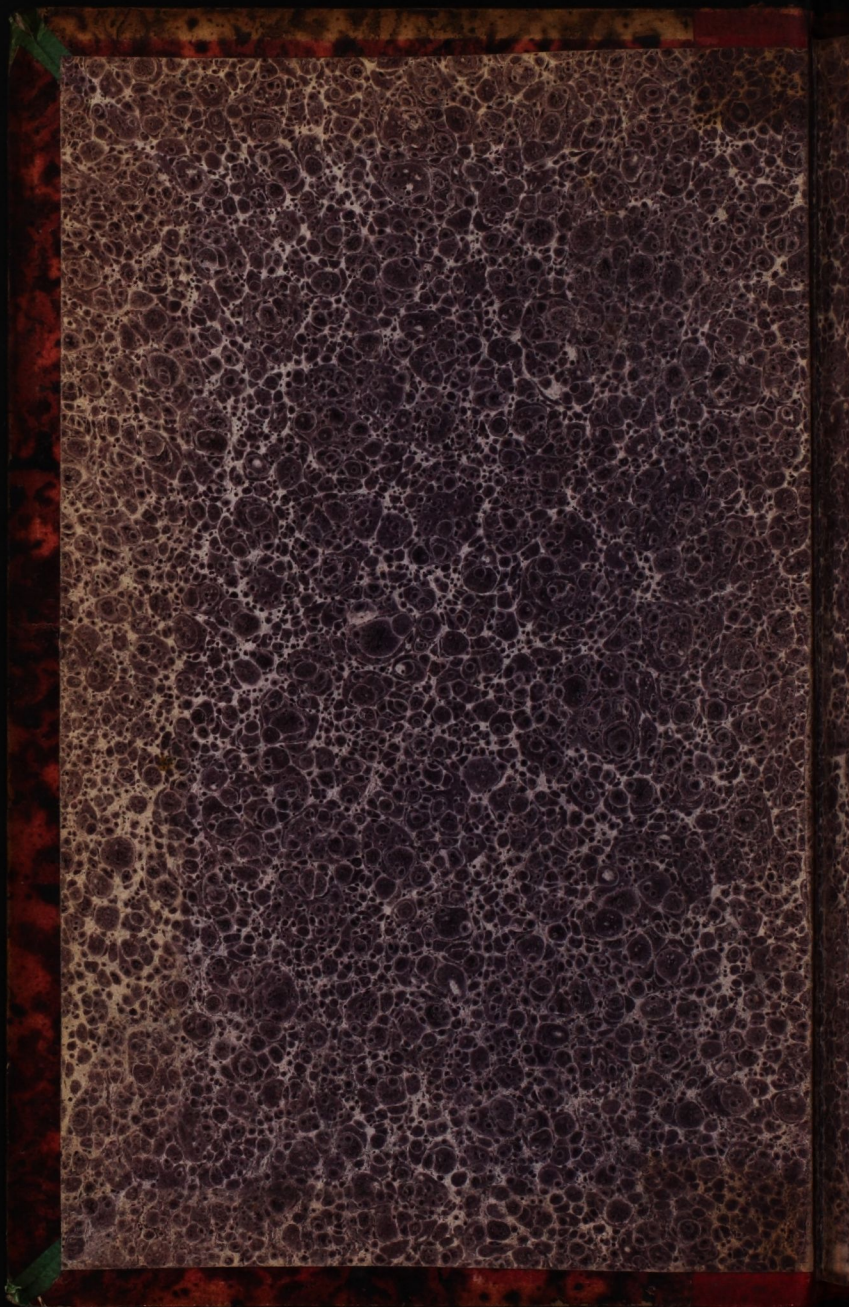
I

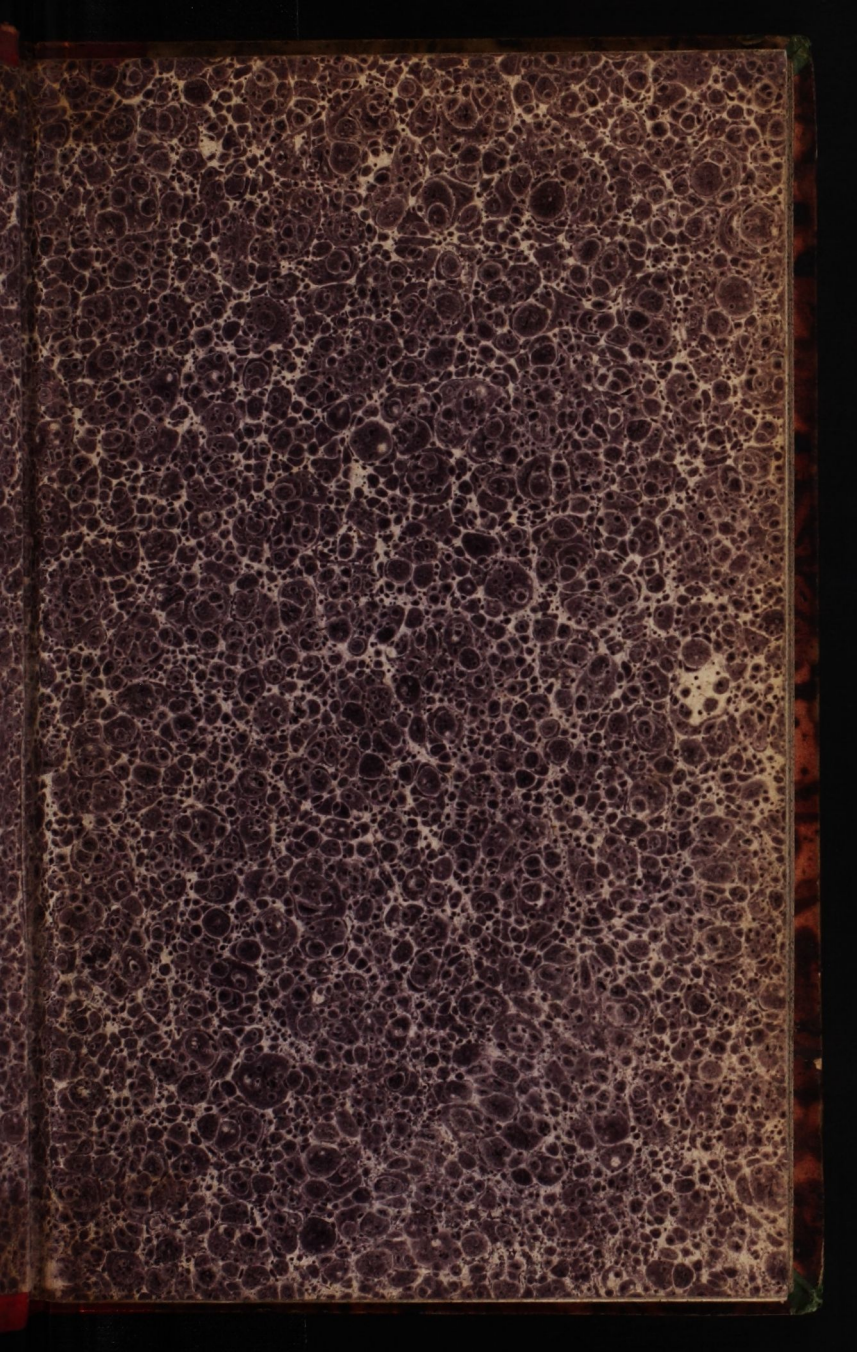


UNIVERSITY OF MICHIGAN

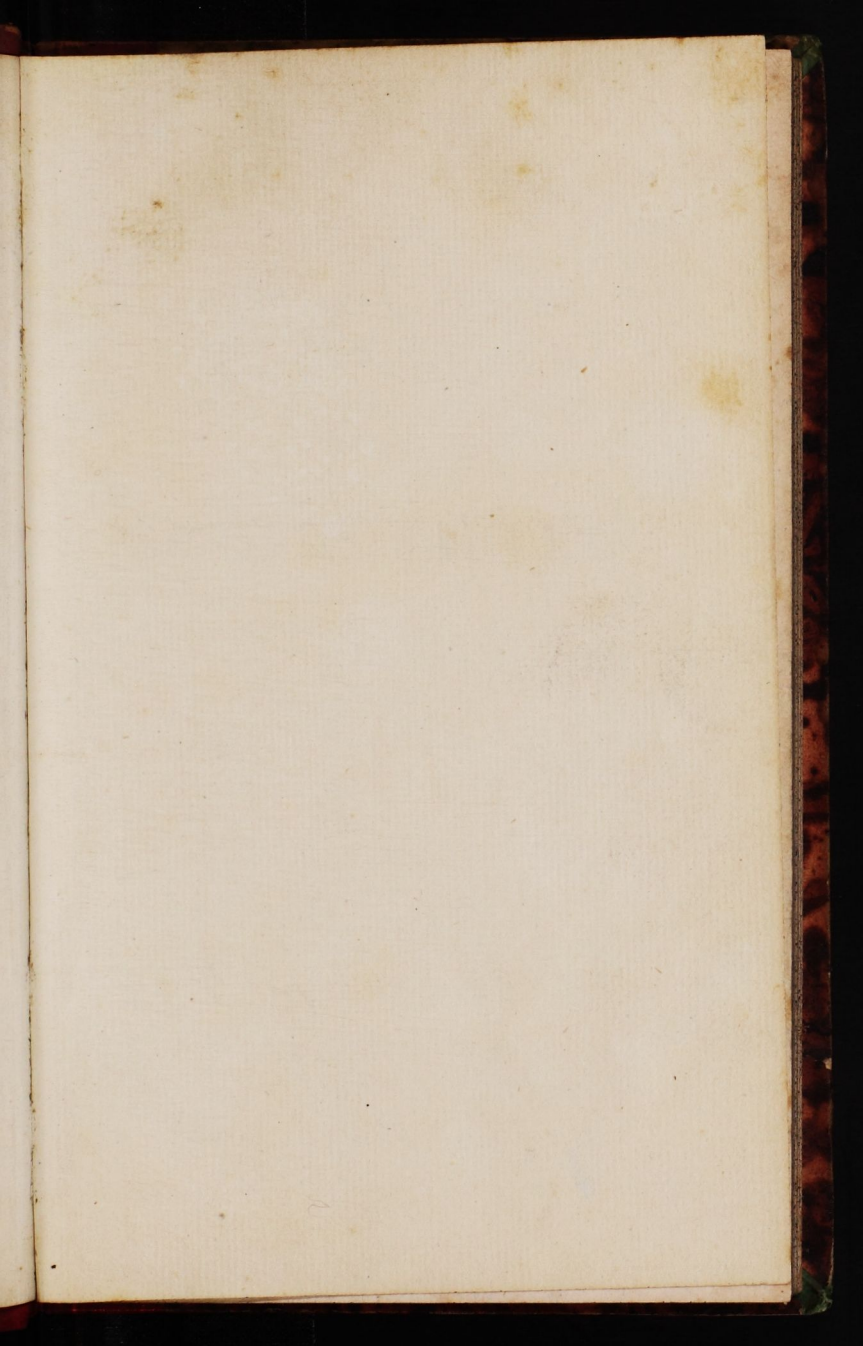








A



JACQUES FAUVEL.

I.

*

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

OEUVRES COMPLÈTES DE L.-B. PICARD, membre
de l'Institut (Académie française). 10 vol. in-8°.
Prix 70 fr.

ESSAI SUR L'ART D'ÊTRE HEUREUX, suivi d'un *Éloge*
de Montaigne, par Joseph Droz. Troisième
édition ; un vol. in-8°. Prix . . . 4 fr. 50 c.

ÉTUDES SUR LE BEAU DANS LES ARTS, par le même ;
un vol. in-8°. Prix 4 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE COSSON.

MÉMOIRES

DE

JACQUES FAUVEL,

PUBLIÉS

v. 8^e sup. fl. 649¹

PAR Jⁿ. DROZ ET L.-B. PICARD.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE DE TOURNON, n° 6.

M D CCC XXIII.

201833

B86

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Pour prouver jusqu'à l'évidence que ces Mémoires ne contiennent pas des faits imaginaires, et qu'ils ont été réellement écrits par Jacques Fauvel, il nous suffirait de raconter l'événement très curieux, très intéressant qui les a mis en notre possession. Mais un précis de cet événement exigerait au moins cinquante pages; et des personnes fort éclairées nous assurent que le public n'aime pas les longues pré-

faces. Nous renonçons à donner ce précis, et sans doute les hommes de bonne foi n'en croiront pas moins à l'authenticité du manuscrit que nous faisons imprimer. Au surplus, tant de gens prennent des romans pour des histoires, que nous serions peu étonnés si quelques lecteurs superficiels prenaient cette histoire pour un roman.

Les Mémoires qu'on va lire sont d'un homme qui ne se piquait pas d'être un écrivain. Le style paraissait d'autant plus négligé qu'il avait vieilli, et presque partout il a fallu le rajeunir. Voilà pourquoi, dans un ouvrage composé au dix-septième siècle, on trouvera des expressions et des tours de phrase qui n'ont été employés qu'à des époques moins reculées.

Dans sept ou huit chapitres, il était question de divers usages de société qui n'existent plus aujourd'hui. Notre

projet était d'abord d'enrichir ce livre de notes nombreuses ; et, s'il faut l'avouer, l'espoir de paraître savans flattait notre amour-propre. Pour suppléer à l'érudition qui nous manquait, nous nous adressâmes à deux membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ils nous donnèrent avec beaucoup de complaisance des dissertations très bien faites ; par malheur, ils se trouvèrent d'avis entièrement opposés sur chacun des points qu'il s'agissait d'éclaircir. On juge de notre embarras : pour en sortir, nous avons pris le parti de substituer des usages modernes et bien connus, aux usages anciens et presque ignorés dont parlait notre auteur.

Nous n'abuserons point du privilège que les éditeurs ont toujours eu de vanter les ouvrages qu'ils mettent en lumière. Nous espérons que celui-ci paraîtra futile aux personnes qui, par

iv AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

gout et par habitude, n'aiment pas à réfléchir; nous espérons qu'il offrira quelques aperçus de philosophie pratique aux hommes qui ne sauraient s'amuser d'une lecture entièrement frivole.

JACQUES FAUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}.

Fauvel et sa sœur de lait.

JE suis né pour ainsi dire orphelin. Ma mère mourut en me donnant le jour, le 15 mai 1639 : on m'a dit qu'elle était bonne, douée d'un esprit aimable et d'une humeur toujours égale.

A peine ai-je vu mon père, M. Henri Fauvel, gentilhomme auvergnat, de la religion réformée. Avec une fortune modique, il vivait honorablement dans la petite ville d'Issoire. Son deuil était près de finir lorsqu'il épousa en secondes noces la veuve du

baron de La Dijodie, femme encore jeune, riche et sans enfans.

Mon père se piquait de raisonner d'une manière ingénieuse et juste sur les moyens d'arranger sa vie; et sans cesse il s'occupait de réunir tout ce qu'il jugeait propre à multiplier ses momens heureux. L'amour avait décidé son premier mariage; un calcul déterminait le second. Ma belle-mère avait soixante mille livres de rente, un château magnifique, où mon père se proposait de goûter chaque année les plaisirs de la belle saison, en attendant que ceux de l'hiver le rappelassent à la ville. C'est ainsi que, de tout temps, il avait recherché les circonstances qui devaient lui donner des jours agréables. Mais il semblait ignorer complètement cette vérité si simple, que notre bonheur est surtout en nous-mêmes; et presque jamais il n'a su jouir des avantages qu'il prenait peine à rassembler autour de lui. Ma première jeunesse était passée quand j'ai connu ces détails, et par conséquent ils n'ont pas eu d'influence sur l'espèce d'impulsion qui m'a fait prendre un parti tout contraire,

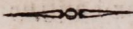
je veux dire, qui m'a fait dédaigner les circonstances, et ne rien attendre que de mon caractère.

Je fus mis en nourrice dans un village près d'Issoire. En allant prendre possession de son château, mon père vint me voir avec sa femme. J'étais un peu enrhumé; ma belle-mère dit que j'étais d'une santé faible, et qu'il serait très avantageux pour moi qu'on me laissât long-temps chez ma nourrice. L'année suivante, elle eut un fils; on le nourrit au château.

Je restai abandonné à une paysanne négligente et brutale, qui n'avait pas un cœur plus tendre pour sa fille que pour son nourrisson. Thérèse, ma sœur de lait, était aussi maltraitée que moi. Nous avions une vive affection l'un pour l'autre : nos berceaux se touchaient; souvent nous étendions nos bras pour nous caresser, et nous nous regardions en souriant. Si, dans la journée, ma sœur pleurait, j'allais vers elle; si je criais, elle accourait vers moi; elle essuyait mes larmes, et j'essuyais les siennes. Le mari de la nourrice était un ivrogne; il battait sa femme,

elle battait les enfans ; les enfans se consolait en s'embrassant. Sans doute, les mauvais traitemens de ma nourrice devaient m'inspirer de l'effroi, de la colère, me causer des peines, de la douleur ; je n'en conserve qu'un vague souvenir ; mais le bonheur que j'ai dû à l'affection de ma sœur de lait est encore présent à ma mémoire.

J'avais cinq ans, lorsque mon père donna l'ordre de m'amener près de lui. Tous les chagrins que j'avais eus jusqu'alors n'étaient rien, comparés à celui que j'éprouvai quand il fallut me séparer de Thérèse.



CHAPITRE II.

La famille de Fauvel.

POUR aller au château de mon père, ou plutôt de ma belle-mère, ma nourrice m'avait placé dans un des paniers de son âne; mon petit bagage faisait contrepoids dans l'autre panier. Je ne conçus pas alors d'où provenait le brusque changement d'humeur de cette femme. Craignant sans doute les plaintes que j'aurais pu faire, elle était devenue douce et prévenante; elle essaya même de me caresser; cela me fit rire, car elle y était gauche.

Mon père n'était pas revenu me voir chez ma nourrice; il n'avait pas quitté cette campagne, où il projetait de passer seulement la belle saison. D'abord, il céda aux désirs de sa femme qui aimait passionnément à jouer

le rôle de dame de château ; puis , au milieu des chasses , des dîners et des fêtes que sa nouvelle fortune lui permettait de donner , au milieu des plaisirs dont il espérait jouir encore quinze ou vingt ans , il fut saisi par de violens accès de goutte qui devinrent bientôt si fréquens que cet intrépide chasseur ne pouvait plus sortir de sa chambre. Un accès le mit en danger ; il voulut m'avoir près de lui.

En entrant dans une fort belle chambre , je vis sur un fauteuil , près d'un grand feu , un homme de bonne mine , mais qui me parut bien vieux : je n'ai pas besoin de dire que c'était mon père. Il me tendit les bras , me fit placer sur ses genoux : « Comme il « ressemble à sa mère ! » dit-il en m'embrassant. Pendant qu'il me caressait , toute mon attention se portait sur un enfant couché dans un berceau très élégant ; c'était mon frère , Achille Fauvel. Une femme âgée , c'était sa gouvernante , lui tenait la tête élevée sur un oreiller ; une dame , c'était ma belle-mère , lui donnait à boire dans un gobelet d'argent quelque tisane fort amère

sans doute , car il faisait bien des façons et des grimaces.

Je restais ébahi de tout ce qui s'offrait à mes regards. Mon père me considérait avec tendresse , je finis par le considérer aussi ; des larmes roulaient dans ses yeux , et je pleurai de le voir pleurer. Ma belle-mère était venue un moment près de moi , et elle était retournée vers le petit malade qu'on habillait. Le bourrelet de velours de mon frère , sa robe et ses lisières de soie me frappaient d'admiration. « Embrassez donc aussi votre Achille , » dit madame Fauvel à son mari , en approchant de lui cet enfant. Mon père s'empressa de le placer à côté de moi ; et , nous serrant tous deux ensemble dans ses bras , il nous recommanda de bien nous aimer.

Mon frère était un enfant très douillet , très criard ; mais il était moins grand que moi ; je fus d'abord plein de complaisance pour lui , quoiqu'à l'exception de mon père personne ne m'en sût gré dans la maison. Ma belle-maman , c'est ainsi que la gouvernante me dit de nommer madame Fauvel ,

ma belle-maman avait avec moi des manières qui parfois me rappelaient celles de ma nourrice. Dès le second jour de mon arrivée, elle me gronda; ce fut comme un signal donné à tous les domestiques. Ma patience fut souvent mise à l'épreuve; Achille avait toujours raison, Jacques avait toujours tort.

Un jour, je jouais avec mon frère dans une partie du parc où l'on avait déraciné de gros arbres. Achille se laissa tomber dans un trou assez profond; je voulus le retenir, il m'entraîna dans sa chute. Il poussait des cris et se désespérait; moi, je fis tant des pieds et des mains que je parvins à sortir du trou; et, tendant une branche d'arbre à mon frère, je le fis sortir à son tour. J'en étais tout fier: il continuait de pleurer, ma belle-mère arriva; sans prendre d'informations, elle embrassa son fils et me donna un grand soufflet. Cette injustice me parut trop forte, et le soir même, me trouvant seul avec mon frère, je m'avisai de lui rendre le soufflet. Il fut très surpris: comme il allait crier, je lui en appliquai un second pour le faire taire; et je me sentis consolé du coup

que j'avais reçu, par ceux que je venais de donner.

Je pris goût à cette espèce de représailles ; j'avoue même que j'y mis du calcul. J'arrêtai, dans ma haute sagesse, que, pour me dédommager des coups que je recevrais de ma belle-maman, il me fallait en donner précisément le double à son fils. J'exécutai ma résolution avec ponctualité, au grand déplaisir de mon frère, qui presque toujours s'enfuyait après ma première attaque ; et je lui criais que je restais son débiteur de ce qui manquait à notre compte. Je dois avouer encore que plusieurs fois il m'arriva de me faire battre exprès pour avoir à compter avec le pauvre Achille. Mais quelque agréable que ce jeu fût pour moi, souvent je pensais que, chez ma nourrice, j'étais bien mieux consolé quand ma petite sœur essuyait mes larmes, et je regrettais ma chère Thérèse !

Mon père seul avait des bontés pour moi. Tous les matins on nous menait dans sa chambre. Il aimait à nous voir jouer, et nous faisait jouer lui-même, autant que ses

souffrances le lui permettaient. Notre babil enfantin semblait suspendre ses douleurs.

Un matin, on ne vint pas nous chercher ; l'heure était avancée, on semblait nous avoir oubliés. Enfin la gouvernante entra ; elle avait un air sérieux, triste ; nous lui demandâmes de nous mener bien vite auprès de mon père : « Mes enfans, nous dit-elle, vous « ne le verrez plus. » — « Et pourquoi ? » Elle nous dit qu'il était mort ; et en effet, dans la nuit, il avait été enlevé par une rapide invasion de la goutte. Je me mis à pleurer ; j'étais tout ému de l'idée que je ne verrais plus mon père : je pensai que déjà, depuis long-temps, je ne voyais plus ma sœur de lait ; je distinguais peu ces deux genres d'absence, et je ne concevais pas pourquoi l'on cessait de voir les personnes qu'on aimait.

Quelques jours après on m'appela au salon ; ma belle-mère était en conférence avec un monsieur tout en noir, dont la perruque touffue et le regard vif et dur me frappèrent. « C'est Jacques, » lui dit madame Fauvel. Aussitôt il me tendit une main

sèche et longue , et m'attira vers lui en me nommant son cher neveu.

Il me restait deux frères de ma mère. Celui que je voyais , M. Christophe Ménars , procureur au bailliage d'Issoire , était l'aîné. L'autre, M. Paul Ménars , était ministre de la religion réformée au village d'Aigues-Vives , dans le Languedoc. C'était un digne et saint pasteur : mon père parlait de lui avec une estime qui tenait du respect. J'ai su qu'en apprenant la perte que j'avais faite , cet homme de bien avait écrit pour demander que je fusse confié à ses soins. Sa lettre arriva trop tard ; ma belle-maman était pressée de se délivrer de moi , et mon oncle le procureur avait hâte de se faire nommer mon tuteur , afin d'administrer mon revenu.

Madame Fauvel m'apprit que j'allais la quitter pour suivre mon oncle Christophe. « Jacques , me dit mon oncle en me montrant mon frère , tu as là un bon petit ami , avec qui tu as été jusqu'à présent bien heureux. Sois tranquille ; tu vas trouver chez moi ton petit cousin , mon fils Anselme ; c'est un camarade avec qui

« je te promets que tu seras aussi heureux
« qu'avec celui-ci. On t'a choyé dans ce
« château ; eh bien , on aura les mêmes
« soins pour toi dans ma maison. »

Le lendemain , je dis adieu à ma belle-
mère , à mon frère ; et je montai dans la
carriole de mon oncle.

CHAPITRE III.

Fauvel chez son tuteur.

SUR la route d'Issoire , tandis que mon oncle fouettait et gourmandait son cheval , qui cependant n'allait pas trop mal , les mots qu'il m'avait dits revinrent à ma pensée. « Cet Anselme , me demandais-je , « sera-t-il un bon camarade ? » J'eus bientôt décidé que , s'il ne l'était pas , je traiterais le nouvel ami comme j'avais traité l'ancien. Nous arrivâmes. « Où est le petit , » cria mon oncle à sa servante ? — « Me voici , mon « cher père , » répondit une voix glapissante ; et je vis paraître un garçon sec , blême et louche , qui avait quatre pouces de plus que moi. Je jugeai sur-le-champ que je ne serais pas bien venu à vouloir prendre avec mon cousin les mêmes ébats qu'avec mon frère.

L'étroite maison que j'allais habiter contrastait avec le vaste château d'où je sortais. Il y avait de l'aisance chez mon père, de nombreux domestiques; mon oncle n'avait qu'une vieille servante fort revêche et très mauvaise cuisinière. Achille était un pauvre petit garçon qui n'avait ni bonté ni méchanceté; Anselme était envieux et traître. Il n'abusait pas de sa force avec moi, car il était poltron; mais il prenait plaisir à me faire gronder pour les fautes que je commettais, et s'étudiait à m'en supposer. Sauf les momens de vivacité de ma belle-mère, j'avais peu à me plaindre d'elle; mon oncle, avare et rapace, était de plus perpétuellement en colère; et l'on pourra juger de la manière dont il se conduisait envers moi, par ses habitudes emportées avec tous ceux qui avaient affaire à lui.

M. Christophe Ménars, qui, par économie, n'avait pas même un clerc, était de bonne heure interrompu dans ses écritures par des chiens de campagne, avec lesquels il entrait en discussion ou plutôt en dispute. Il ne parlait que de poursuivre, de faire

rendre gorge ; on eût dit qu'il avait querelle avec ces bonnes gens, et c'était tout simplement sa manière de leur faire entendre qu'il soignerait leurs affaires. Il revenait de l'audience du bailliage, en criant contre l'avidité de ses confrères, l'ignorance des avocats et la partialité des juges ; ce qui m'a fait penser qu'il ne gagnait pas beaucoup de procès. A table, sa colère ne l'abandonnait pas ; il tempêtait contre sa servante, se plaignant à la fois d'être mal servi et de trop dépenser. « Barbe, » lui disait-il, en me regardant d'un œil enflammé, « Barbe, de l'économie ! il y a une charge de plus dans la maison ! »

La seule récréation de mon tuteur était une partie de piquet qu'il faisait chaque soir au coin du feu de la cuisine, avec un de ses confrères, M. Barthas. En jouant, ils se racontaient les nouvelles de la ville, qui, par une sorte de fatalité, les mettaient toujours de mauvaise humeur. Tantôt, il s'agissait de gens qui faisaient bien leurs affaires, ce qui indignait les deux amis. Tantôt, il s'agissait de gens qui se jetaient dans de

folles dépenses , et l'on eût dit que la bourse des deux procureurs en faisait les frais. Ils querellaient ainsi leur prochain , jusqu'à ce qu'ils en vinssent à se quereller entre eux ; ce qui ne manquait jamais d'arriver , parce qu'étant tous deux mauvais joueurs , il suffisait que l'un gagnât pour que l'autre s'emportât.

Parfois je les aidais à se chercher querelle. Un soir M. Barthas quitta le jeu quelques instans , pour aller parler sur l'escalier à un client qui le demandait. Pendant ce temps , mon tuteur tira de sa poche des papiers de procédure ; et , plaçant la lampe entre lui et une feuille griffonnée , se mit à lire avec beaucoup d'attention. Barbe et Anselme s'étaient endormis. Je m'approchai sans bruit de la table ; je pris deux des jetons qui marquaient le nombre des parties gagnées par mon oncle ; je les plaçai rapidement du côté de M. Barthas ; et , plus rapidement , je me remis sur ma chaise , où je feignis de dormir. Notre voisin rentra ; mon oncle serra ses papiers , reprit les cartes , et le jeu continua paisiblement jusqu'à ce

que le cher oncle ayant un jeton à marquer, s'aperçut qu'il en avait deux de moins et que son adversaire en avait deux de plus qu'un moment auparavant. Il se récrie, exprime le sujet de son étonnement; maître Barthas examine, soutient que tout est dans l'ordre. Aussitôt le débat devient très vif, et le mot de fripon échappe à maître Christophe. Jamais les injures n'avaient été poussées si loin; Barthas à son tour s'emporte, rend à son ami l'épithète, en essayant de prouver sa justesse par des faits graves et fort étrangers à la partie de piquet. Barbe éveillée en sursaut prend la défense de son maître; Anselme, dont le sommeil était plus dur, s'éveille aussi et crie d'épouvante : « Tais-toi, grand imbécile, » lui dit Barthas. — « Imbécile, répond mon oncle « furieux, gardez ce mot pour vos enfans. « Mon petit Anselme est fait pour se distinguer; je l'enverrai au collège, je le « ferai étudier. » — « Oui, avec les deniers de son cousin, dont vous ne vous êtes pas « fait nommer tuteur sans intention. » Je ne compris pas le sens de ces mots; à

peine étaient — ils prononcés qu'il y eut comme une explosion générale. Je me flattais qu'on allait se battre ; mais M. Barthas prit sa canne et son chapeau , en jurant qu'il ne remettrait jamais les pieds dans la maison ; et , en effet , il passa la semaine sans revenir.

Tous les jours je faisais quelques nouvelles espiégleries , dont j'épargne le futile récit à mes lecteurs. Bien d'autres à ma place auraient regretté le séjour du château : une sorte d'instinct me disait qu'il faut se créer des plaisirs analogues à sa situation. Je faisais mauvaise chère , mais j'avais bon appétit ; mon tuteur ne cessait de dire que j'étais sans bien , je me fiais à la Providence ; j'avais un vieux maître d'école fort ignorant , je me dispensais d'étudier ; on me rudoyait , même sans que je le méritasse , j'en étais d'autant plus ingénieux à jouer des tours à ceux qui voulaient me tourmenter. C'était ma grande occupation de la journée ; et le soir , dans mon lit , comme je jouissais des malices que j'avais faites et de celles que je projetais !

J'avais atteint ma onzième année : je revenais de l'école ; je vois sur l'escalier une femme de campagne qui tenait par la main une petite fille de mon âge , et qui demandait M. Ménars. Je regarde avec surprise..... La figure de la petite fille me rappelait certains traits..... Sa taille mettait mes souvenirs en défaut. Elle me regardait avec la même incertitude ; tout à coup, nous nous précipitons dans les bras l'un de l'autre : c'était Thérèse , ma sœur de lait. Je l'avais reconnue bien avant de reconnaître ma nourrice. Celle-ci venait consulter monsieur le procureur sur je ne sais quel procès qu'elle voulait faire ou qu'on lui faisait. Tandis que Barbe lui indiquait l'étude de mon oncle , je pris Thérèse par la main. C'était l'heure du goûter ; il y avait sur le buffet deux gros morceaux de pain et deux petites pommes pour Anselme et pour moi. Je les saisis sans être aperçu ; j'entraîne ma sœur au jardin, nous le traversons, et nous voilà dans un bosquet qui nous cache à tous les yeux. Je la fais asseoir sur le gazon, je m'assieds à côté d'elle. Quel charmant

goûter ! comme il nous dédommageait d'une si longue séparation ! Nous suspendions notre appétit pour nous regarder, nous questionner, nous répondre, nous embrasser. Thérèse s'étonnait de me voir si grand : que je la trouvais jolie ! Elle riait, elle pleurait ; nous nous rappelions nos peines, nos plaisirs ; Thérèse avait une mémoire aussi bonne que la mienne, elle n'avait rien oublié.

Anselme accourt tout essoufflé, tout rouge de colère : « Mauvais sujet ! voleur ! me dit-il, prendre mon goûter ! et pour le donner à une petite paysanne ! » J'avais passé sur les injures qui m'étaient adressées ; mais à ce mot de paysanne, je ne me contins plus ; il voulait reprendre le pain que tenait Thérèse : « Vilain Anselme ! m'écriai-je, battre ma sœur ! » Soit que la fureur doublât ma force, soit qu'il ne sût pas se servir de la sienne, en un instant je le renversai ; « Jacques ! Jacques ! s'écriait Thérèse, je t'en prie, ne lui fais pas de mal. »

Je m'arrêtai, bien plutôt à sa voix qu'à l'aspect de mon oncle, de ma nourrice et

de la vieille servante. Mon onclé leva la canne sur moi , la nourrice leva le poing sur sa fille : « N'approchez pas , » dis-je , abandonnant lestement Anselme et me plaçant devant Thérèse pour la protéger , « je ne respecterai ni tuteur , ni nourrice , « si on s'avise de toucher ma sœur. » Surpris de ma fermeté , l'irritable Christophe baissa la canne. « Il n'y a pas moyen de contenir « M. Jacques , dit la vieille Barbe en es-
« suyant les habits d'Anselme. » — « C'est
« un mauvais garnement qui finira mal ,
« disait mon oncle. » — « Tous les jours
« ce sont quelques nouvelles noirceurs ,
« s'écriait Barbe. » — « Je le chasserai de
« ma maison , reprenait mon oncle. » J'avais un air si résolu qu'on s'en tint aux paroles , qu'on n'osa m'empêcher de donner le bras à Thérèse pour regagner la maison , et qu'on me permit même de l'accompagner jusqu'au faubourg. Arrivé aux portes de la ville , j'embrassai ma nourrice de bonne amitié ; je lui recommandai de bien traiter Thérèse ; elle me le promit. J'étais resté sur la route , suivant des yeux ma sœur de lait , qui dé-

tournait souvent la tête pour me regarder ,
et me faisait de la main des signes d'amitié
que je lui rendais.

Lorsque je rentrai , mon oncle jouait assez
tranquillement avec M. Barthas. Ils n'en
étaient encore qu'aux médisances , en at-
tendant les disputes. « Qu'on aille se cou-
« cher , dit mon oncle d'une voix rude ;
« demain , je ferai mes significations. »

CHAPITRE IV.

Sortie du collège.

MON tuteur nous signifia de nous disposer à partir pour le collège de Clermont. Qu'un jeune homme entouré de toutes les affections de famille éprouve une vive tristesse lorsqu'il est obligé de quitter la maison paternelle, je le conçois très bien ; mais moi, qu'avais-je à regretter ? Je ne songeais qu'au plaisir de faire un voyage et de nouvelles connaissances. Anselme larmoyait ; toutefois, sa douleur lui laissait assez de présence d'esprit pour faire remarquer à son père combien ses regrets contrastaient avec ma joie. Je l'entendais murmurer entre ses dents le mot de mauvais cœur ; et mon oncle lui répondait, en murmurant celui d'ingrat.

Il fallait pourtant que je ne fusse pas un

aussi mauvais sujet que le prétendaient mon tuteur et son fils ; car , à peine entré au collège , j'eus l'affection de tous mes camarades. Je les aimais tous ; mais il y en eut un avec qui je me liai de la plus étroite amitié. Il se nommait Félix Duclos ; il demeurait chez son père , médecin distingué de Clermont , et venait comme externe au collège. Studieux et modeste , il était cité pour modèle ; et j'étais fier du sentiment qui nous unissait. Ce sentiment fit prendre à son caractère un peu de singularité. Toujours facile et doux avec ses autres camarades , il était exigeant et susceptible avec moi. Il se piquait , s'affligeait , s'il croyait apercevoir la plus légère étourderie dans mes procédés envers lui. Cher Duclos ! je me fâchais quelquefois , mais je finissais toujours par te savoir gré de ces petites bouderies , qui prenaient leur source dans un excès d'amitié.

Je passai quatre ans sous des professeurs un peu pédans , cela tient à l'état , mais instruits , justes et bienveillans. En seconde , je tombai sous un sot ; or , un sot professeur est bien près d'être un méchant homme ,

car il est despote dans sa classe. J'étais l'écolier le plus turbulent, notre régent me prit en haine; Anselme était le plus sournois, il en fit son favori. Dieu sait comme mon bon petit cousin profita de ces dispositions de notre professeur! Il voulait se venger de moi; et cependant, je le déclare, le seul tour que je lui eusse joué dans nos classes précédentes était d'avoir redoublé de travail afin de l'emporter sur lui. De grands efforts n'étaient pas nécessaires : il montrait peu d'intelligence, beaucoup de paresse, et n'avait de mémoire que pour se souvenir des torts légers de ses camarades envers lui; triste genre de mémoire que vulgairement on appelle *rancune*.

L'espionnage et les délations d'Anselme, la partialité et la tyrannie du professeur me rendirent le collège odieux à tel point qu'un jour je formai le projet de m'enfuir. « Quel
« bonheur de courir le monde, libre, indé-
« pendant, maître de moi ! Et pourquoi n'i-
« rais-je pas chez l'autre frère de ma mère,
« monsieur Paul Menars, ce bon pasteur dont
« mon père disait tant de bien ? Il m'ai-

« dera de ses conseils, de son amitié. » Je m'empressai de communiquer mon dessein à mon ami Duclos, qui en fut épouvanté. Il refusa de m'aider : ses objections m'ébranlèrent. Cependant, à tout hasard, je trouvai le moyen, pendant les promenades, de vendre mes nippes, quelques petits bijoux et une partie de mes livres. Je finis par avoir un trésor de soixante-huit livres tournois. N'était-ce pas plus qu'il ne fallait pour mon voyage? N'était-ce pas assez pour faire le tour du monde?

J'étais loin d'être décidé à partir; mais que je fus heureux d'avoir pris ainsi mes précautions! Un écolier de sixième, bon petit enfant, qui aimait plus à s'amuser qu'à travailler, était un matin fort embarrassé pour achever, avant la classe, un devoir qui n'était pas commencé. Anselme avait ses momens de gaîté : il trouva plaisant de lui dicter un thème farci de fautes; et le pauvre enfant, qui, après l'avoir bien remercié, donna sa copie en toute confiance, fut cruellement châtié. Ce trait révolta tous les écoliers. Anselme fut honni, conspué, battu.

Il arriva tout éclopé à la classe du soir. En sortant, le professeur l'interrogea. Je ne sais si Anselme me fit passer pour l'auteur ou pour l'instigateur de sa mésaventure ; mais le professeur vint à moi furieux, et me déclara que le lendemain, en présence de tous mes camarades, il me ferait subir cette punition déjà si humiliante pour les écoliers des petites classes. A un écolier de seconde ! On a vu des jeunes gens, menacés de ce honteux traitement, se porter à des extrémités violentes contre eux-mêmes ou contre les agens subalternes de la tyrannie d'un pédant ; mais moi, je saurai me tirer d'affaire sans avoir recours aux moyens extrêmes.

Jusque là ma fuite m'avait paru facile. Il ne s'agissait que d'attendre un jour de congé, et de disparaître pendant la promenade ; mais aujourd'hui le temps presse ; et que d'obstacles pour m'évader ! Je saisis l'instant de dire un mot à Duclos : plus de scrupules, plus d'objections de sa part ; il s'agit de l'honneur ; Duclos m'approuve, et lui-même s'offre à me seconder. Tout est bien d'accord ; nous nous séparons. Pendant

l'étude du soir, je ne témoigne ni crainte ni humeur; et, pour être plus tôt prêt le lendemain, je me couche tout habillé.

Je ne fermai pas l'œil; j'avais quelques inquiétudes, mais bien plus d'espérances. Je laissais errer mon imagination sur les plaisirs nombreux dont j'allais jouir, sur les évènements singuliers dont je ne pouvais tarder à me voir le héros. Je me souviens que je revenais toujours à l'idée que je rencontrerais des voleurs, et que, par force ou par adresse, je sauverais ma vie et mon trésor.

Mais l'horloge m'annonce que le jour est près de paraître; je me jette hors du lit, je prends un petit paquet renfermant ce qui me reste de linge. Tout est tranquille, tout dort. Je descends, j'entre dans le réfectoire, j'ouvre une fenêtre, je saute dans la cour; elle est fermée dans une partie par un mur d'une moyenne hauteur; un vieux treillage me sert à l'escalader, et je me trouve dans une autre cour. Je vais à un soupirail par lequel je sais que je puis passer. Sans réfléchir, je me laisse glisser, Il y avait de quoi se tuer. Je suis un moment étourdi de

ma chute : je me relève. Un autre soupirail s'ouvrait sur une petite rue. Duclos est à son poste , il me passe une échelle ; je monte et je suis dans ses bras. Il me donne un pain , une gourde pleine de vin ; nous nous embrassons de nouveau : il retourne chez son père , où il va feindre de dormir ; je traverse le faubourg , et me voilà dans la campagne.

CHAPITRE V.

Une journée dans la forêt.

JE ne marchais pas ; je courais. Craignant d'être suivi, je me jetai à travers champs, et, sans détourner la tête, je ne ralentis ma course qu'en atteignant une forêt. Je m'y enfoncai. Quoique essoufflé, hâletant, j'allais encore très vite ; mais, quand je me vis de toutes parts protégé par des arbres épais, qui me cachaient à tous les yeux, avec quels délices je respirai !

Où étais-je ? où me conduisait l'étroit sentier de cette forêt ? Il m'éloignait de Clermont ; c'était là le point important. J'avais promis à Duclos de me rendre chez mon oncle le pasteur. Si le chemin que j'ai pris ne mène pas en Languedoc, est-ce un si grand malheur ? Je ne suis pas fâché de

prendre le plus long. Quelque bonne opinion que j'aie de mon oncle, je ne peux me dissimuler que je serai obligé d'écouter ses avis, sauf à ne pas les suivre; tandis qu'à présent je jouis d'une entière indépendance. Indépendance! que ce mot a de charmes! Quel bonheur de faire une longue route à pied, d'observer à ma fantaisie, de près, et dans tous ses détails, la belle partie de la France que je vais visiter! J'ai dix-sept ans, et je parais en avoir vingt; je ne suis plus un enfant, je suis un homme. J'ai de la promptitude dans l'esprit, de la résolution dans le cœur, de l'argent dans ma bourse; en parcourant les villes et les villages, les routes et les auberges, je peux me faire servir, me faire respecter, tenir tête aux insolens, tendre la main aux faibles, m'amuser, m'instruire, étudier les hommes et le monde, et mettre à fin bien des aventures. Plein de ces charmantes idées, je frémis de joie et je sautais de plaisir.

Le temps était magnifique: j'étais en nage; je ne marchais pas moins avec ardeur, et me félicitais d'avoir un si beau jour. Après

quelques heures , j'entendis le tonnerre gronder en approchant. Les nuages s'amoncelaient, le ciel s'obscurcit, et au moment où j'arrivai dans une vaste clairière, je le vis tout en feu. Quel ravissant spectacle ! je restais immobile à le contempler, quand la pluie, qui tomba par torrens, me fit baisser la tête et courir vers une partie du bois plus épaisse. Malgré l'abri des arbres, mes habits sont trempés ; la terre devient humide et glissante ; je chancelle à chaque pas, et bientôt il me serait impossible d'avancer, si je ne rassemblais mon courage et mes forces. « Diable ! me dis-je, cela n'est plus si beau. » Je m'arrête un instant ; j'avale d'un trait près de la moitié du bon vin que Duclos m'a donné ; et me voilà, doué d'une nouvelle force, bravant avec intrépidité la pluie, le vent, les branches d'arbres qui me frappent au visage, glissant, trébuchant, mais ne tombant pas.

Cependant, la pluie cesse peu à peu et le ciel s'éclaircit. « Vraiment, me dis-je en souriant, cet orage est venu à propos. La pluie a rafraîchi le temps. On peut mar-

« cher ; » et je marchais , en admirant les brillantes couleurs d'un riche arc-en-ciel.

J'étais fort étourdi , fort peu habitué à réfléchir ; mais où ne va pas l'imagination d'un jeune homme ardent , tout fier d'avoir exécuté avec succès une résolution assez hardie et surtout très importante à ses yeux ?

« Allons , me disais-je , voilà un incident
« qui m'est d'un bon présage ; il annonce
« que dans ma vie je serai assailli de plus
« d'une tempête , mais que bientôt le ciel
« s'éclaircira. Qu'importent les orages ? il
« ne s'agit que de glisser , de trébucher
« avec adresse , sans tomber ; les nuages se
« dissipent , et le beau temps reparaît. »

Le jour commençait à baisser , lorsque je me trouvai près d'une source qui jaillissait d'un petit rocher , et coulait entre deux rives garnies de verdure. Je m'assis , ou plutôt je m'étendis sur l'herbe , bien las , mais bien joyeux. Je ne craignais point qu'on vînt me troubler dans cette retraite , et j'y pouvais souper tranquillement. Que mon pain me parut exquis ! J'avais épuisé le vin qui était dans la gourde ; mais l'eau

de cette source est si limpide ! c'est du nectar ! Après un frugal repas qui me parut excellent , couché sur l'herbe , les yeux au ciel , je goûtais , je savourais avec délices ma félicité. Pour prolonger cette heureuse situation , je résistais au sommeil ; mais la fatigue l'emporta ; je m'endormis profondément.

Mon réveil ne fut pas si doux. La rosée de la nuit avait engourdi tous mes membres ; mes vêtemens étaient mouillés comme pendant la pluie ; je n'avais pas un cheveu sur la tête qui ne portât une goutte d'eau. Je souffrais et je grelottais. « Ah ! me dis-je
« en étendant douloureusement les bras ,
« mes camarades dorment encore bien à
« l'aise dans leurs lits ; ils vont en sortir
« dispos et légers.... Oui , ajoutai-je en me
« levant lestement , mais pour aller recevoir
« les ordres d'un maître capricieux et mé-
« chant ; et moi , je suis mon maître. » Je
me remis en marche ; et bientôt je me réchauffai , tout en songeant joyeusement à mon indépendance.

Après quelques heures , je sortis de cette

longue forêt , et je me dirigeai vers un village que je découvris à peu de distance. Il me tardait de savoir combien j'avais fait de chemin , quelle route j'avais suivie. C'était un dimanche ; je ne vis personne dans les champs , personne dans la rue ; tous les habitans étaient à l'office. Enfin , en approchant de la place , j'aperçus de loin sur des tréteaux un homme singulièrement vêtu. Il avait un habit rouge orné d'un vieux galon d'argent , une vaste perruque , un chapeau garni de plumes de diverses couleurs. C'était un escamoteur qui préparait ses tours.

Ainsi, ma première journée d'indépendance s'était passée sans que je visse une figure humaine ; et le premier homme qui frappa mes yeux le lendemain était un charlatan.

CHAPITRE VI.

Le Charlatan.

DÈS mon enfance j'avais ressenti une admiration mêlée de tendresse pour les escamoteurs, sauteurs, montreurs d'optiques et de marionnettes. Leurs prestiges, leurs tours de force ou d'adresse, leurs paroles tantôt graves, tantôt bouffonnes, l'espèce d'empire qu'ils exercent sur la multitude me saisissaient d'enthousiasme; et je regardais comme un bienfaiteur de l'humanité tout homme qui fait métier de divertir les autres.

A côté de l'escamoteur qui s'offrait à mes yeux, parut un second personnage : c'était un jeune garçon vêtu en Pierrot. Il emboucha une trompette dont il tira des sons aigus qui me semblèrent fort harmonieux. A ce signal, une foule de paysans et de paysannes

se précipitèrent de l'église vers les tréteaux. Mais je les avais devancés ; je me trouvai au premier rang du cercle qui se forma , et que le Pierrot vint gravement élargir , en faisant voltiger ses longues manches autour de l'assemblée. Ce Pierrot avait une assez mauvaise figure ; je trouvais au contraire sur la physionomie du maître un heureux mélange de génie et de bonté. Ma fatigue et ma faim étaient suspendues ; le grand homme parla , et je fus tout oreilles.

Avec un accent italien très prononcé , il nous annonça qu'il était le docteur Della Bella-Rosa , élève du fameux Ambrosio del Mirandolo. Il se félicita de l'accident qui venait de briser son équipage , accident qui lui permettait de donner une représentation dans ce village , si renommé en Europe pour la courtoisie de ses habitans , situé à quatre lieues et demie de Clermont en Auvergne , et à trente de Limoges , capitale du Limousin. Ce fut ainsi que j'appris où j'étais. Le chemin que j'avais suivi n'était pas le plus court pour aller en Languedoc ; il fallait que j'eusse fait bien des détours dans la forêt pour

n'être pas plus éloigné du lieu de mon départ. Toutefois, un intervalle de quatre lieues et demie me parut immense ; ma sécurité redoubla, et je pus observer en toute liberté d'esprit les exercices du seigneur Bella-Rose.

Pendant une heure qui s'écoula en un instant, j'allai de surprise en surprise, continuellement charmé de la variété des tours, de l'habileté, de l'éloquence du docteur, et même des lazzi du Pierrot. L'assemblée était en extase. Enfin, le docteur Bella-Rose annonce avec emphase, et son Pierrot répète en estropiant burlesquement les mots, qu'il va terminer la représentation par un tour plus merveilleux que tous les autres ; mais auparavant, il est bien aise de prévenir la société qu'il ne se borne point à divertir ses semblables, qu'il a recueilli pour fruit de ses travaux l'art de composer une poudre infail-
lible contre le mal de dents. A peine eut-il annoncé qu'il allait vendre sa poudre infail-
lible, que les trois quarts des assistans se dispersèrent. Pierrot avait beau répéter :
« Messieurs, ne vous pressez pas tant ; il y en

« aura pour tout le monde ; » aucun acheteur ne se présentait. Humilié pour les habitans du village, pour le docteur, curieux surtout de voir l'escamotage annoncé, je tire une pièce de ma poche, je la jette en m'écriant : « Six boîtes à quatre sous. » Pierrot saisit la pièce au vol, la remet à son maître, et m'apporte respectueusement les six boîtes. A ce mouvement de générosité ou d'ostentation de ma part, grande stupéfaction dans le petit auditoire qui reste autour de nous. Mon âme s'ouvre à la vanité, et je me rengeorge comme si j'avais fait une belle action. Mon exemple encourage plusieurs paysans. Pierrot débite quelques boîtes, et Bella-Rose fait son dernier tour. En quoi consistait-il ? je ne m'en souviens pas ; mais je sais qu'il me ravit.

Bella-Rose était descendu de ses tréteaux ; il changeait son habit de représentation contre un surtout gros-vert un peu mûr. Je me promenais sur la place, je le regardais ; ses yeux se portaient fréquemment sur moi. Sachant que ces sortes de gens font métier de mener une vie ambulante, je pensais invo-

lontainement qu'il serait bien doux d'avoir un tel compagnon de voyage. « Mais convient-il, me demandais-je, de voyager avec un homme de cet état? » Je repoussai ce scrupule, comme l'effet d'un misérable préjugé. Bella-Rose s'achemina vers une petite auberge; j'y arrivai aussitôt que lui. Je le saluai, je me permis de lui adresser des complimens. L'air gracieux dont il les reçut m'enhardit, et je me hasardai à lui proposer de déjeuner avec moi. Il accepta, j'en fus tout glorieux. Il me dit qu'il m'avait remarqué dès le commencement de sa représentation, et avait bien vu que j'examinais ses exercices en connaisseur. J'étais étonné qu'il n'eût plus l'accent étranger; il m'avoua en souriant qu'il était Champenois, et que, pour éblouir la multitude, il s'annonçait comme Italien. Combien je lui savais gré de sa confiance en moi! Pendant le déjeuner je lui fis entendre que je me croirais heureux si ses affaires le conduisaient du côté du Languedoc. Il me répondit qu'il changerait volontiers de route pour avoir l'avantage de jouir de ma société; qu'il serait flatté d'accompa-

gner un jeune gentilhomme dont les manières étaient si distinguées ; et il m'assurait que je menerais une vie fort récréative en voyageant avec lui comme amateur. Je fus agréablement frappé de ce mot d'amateur ; il acheva de dissiper les scrupules qui malgré moi étaient encore venus s'offrir à mon esprit.

Rien ne nous retenait. Le docteur donna l'ordre à son Pierrot, qui se nommait Goulin, d'atteler sa voiture ; puis, se tournant vers moi, avec un nouveau sourire : « J'ai dit à ces gens-ci qu'un accident avait brisé mon équipage ; c'est une manière de parler qu'il est bon d'employer en public. Le fait est que mon équipage est intact ; seulement, au lieu d'un carrosse, j'ai une carriole ; au lieu d'un attelage, j'ai une petite jument. » Nous partîmes. Fatigué de ma course de la veille, je me trouvai fort à mon aise dans l'équipage de Bella-Rose. Goulin conduisait ; il avait gardé son habit de Pierrot ; j'en témoignai ma surprise. « Ce jeune homme, me dit son maître, a éprouvé des malheurs. Je lui ai prêté cet habit qu'il ne quitte

I.



2*

« jamais , attendu qu'il n'en a pas d'au-
« tre. »

Le docteur me conta cent histoires ; il me dit qu'il était gradué dans je ne sais quelle université ; que , par conséquent , il pourrait exercer la médecine. Les envieux , les circonstances , un goût passionné pour les voyages , lui avaient fait préférer cette vie errante qui ne laissait pas d'avoir ses agrémens. Ses histoires me divertissaient , ses confidences ajoutaient à ma considération pour lui ; nous arrivâmes dans le bourg où nous devions coucher , sans que je me fusse aperçu de la longueur de la route.

Le lendemain , j'étais de bonne heure dans la chambre de Bella-Rose , qui arrangeait sa gibecière. Après avoir satisfait à plusieurs questions que je lui adressais avec curiosité , mais non sans discrétion : « Mon cher mon-
« sieur Fauvel , me dit - il d'un ton carres-
« sant , rendez-moi un service ; serrez ce
« mouchoir dans votre poche droite , et
« cette carte dans votre poche gauche. Tan-
« tôt , sur la place , quand je demanderai
« un mouchoir à quelqu'un de la compa-

« gnies , offrez-moi celui-ci sans affectation ;
« quant à la carte , ce sera mon affaire d'al-
« ler la chercher. » Malgré mon affection
pour Bella-Rose et mon enthousiasme pour
sa profession , je sentais quelque répugnance
à me donner ainsi en spectacle. « Quels
« scrupules sont les vôtres ! me dit-il ; vous
« refusez de servir un ami ? Quand vous
« aurez vu le monde , vous reconnaîtrez
« que ce que je vous propose se pratique
« tous les jours entre tous ces honnêtes
« gens qui nous traitent de charlatans.
« Dans nos écoles de médecine , n'y a-t-il pas
« des argumens communiqués ? Nos poètes
« n'ont-ils pas des amis pour applaudir leurs
« vers ? Les princes n'ont-ils pas des courti-
« sans et des gazetiers qui proclament leurs
« belles actions ? On ne réussit qu'en jetant de
« la poudre aux yeux ; et comment y parve-
« nir , si l'on n'a pas des agens , des affidés , des
« complaisans , en un mot des compères ? »
Le mot de compère résonnait mal à mon
oreille. Ces nombreux exemples de succès
empruntés , arrangés , achetés , faisaient peu
d'impression sur moi. Toutefois , il ne s'a-

gissait que d'une bagatelle ; et , craignant de désobliger Bella-Rose , je consentis. Mais le traître ne se borna pas à m'emprunter le mouchoir, et à me tirer la carte de la poche. Dans une seconde séance , il se permit, sans m'en avoir prévenu, de me montrer comme un malade qu'il avait guéri. J'en devins rouge de honte. Je me proposais de lui témoigner ma mauvaise humeur : il me fit tant de complimens , de remerciemens , il était si heureux de son abondante recette , que je n'osai troubler sa joie.

De grand matin nous nous rendîmes dans un autre village. La représentation que Bella-Rose donna vers le soir fut orageuse. Goulin était ivre ; naturellement sot , il était stupide après avoir bu. Ses balourdises dérangèrent les tours les plus importans ; son maître et le public se fâchèrent ; il fut insolent avec son maître, et manqua de respect au public. Bella-Rose revint en querellant Goulin, qui le regardait de travers et en dessous. Cependant le souper éclaircit par degrés le front soucieux du docteur. Nous étions seuls ; et, dans son épanchement , il s'attendrit :

« Mon cher ami, me dit-il, rendez-moi un
 « nouveau service qui peut-être vous devien-
 « dra fort avantageux. Vous avez vu tantôt
 « ce Goulin; c'est un fainéant, un ivrogne,
 « un mauvais sujet, sans esprit et sans édu-
 « cation. Si vous vouliez m'être utile, je pour-
 « rais vous ouvrir une carrière. — Plaît-
 « il? je ne vous comprends pas. — Quel-
 « les brillantes affaires nous ferions, si, au
 « lieu d'un vil mercenaire, j'avais avec moi un
 « jeune homme honnête, intelligent, spiri-
 « tuel! Vous ne mettriez l'habit de Pierrot
 « que pendant les représentations
 « — Vous moquez-vous? m'écriai-je.
 « Qui? moi! porter cet infâme et ridicule
 « habit! jamais. — Encore des préjugés, »
 reprit-il en se versant à boire! Il essayait
 de me calmer; chaque mot m'irritait da-
 vantage; et, poussant avec violence la
 porte pour sortir, je faillis à renverser Gou-
 lin qui nous écoutait.

Retiré dans ma chambre : « Oh, oh! me dis-
 « je, comme on va vite en mauvaise compa-
 « gnie! J'ai fait la sottise de suivre un charla-
 « tan; avant-hier, il m'appelait amateur;

« hier, il m'a fait son compère; aujourd'hui,
« il veut m'habiller en Pierrot! Bonne leçon;
« dès demain je me sépare de l'illustre doc-
« teur. »

Au point du jour, toute la maison fut
réveillée par un effroyable vacarme.

CHAPITRE VII.

L'habit de Pierrot.

LE bruit venait de Bella-Rose qui faisait retentir l'auberge de ses cris. J'allais me lever pour savoir la cause de sa colère ou de son désespoir, lorsqu'il entra dans ma chambre, en pleurant et s'arrachant les cheveux. « Ah ! le coquin ! s'écria-t-il, je
« suis volé, ruiné, assassiné ; il m'a tout
« pris. — Qui donc ? — Goulin. Avais-
« je tort de vous dire que ce vil mercenaire
« était le plus mauvais sujet.... ? Cette nuit,
« pendant que nous dormions, il est parti,
« emportant tout, mon habit galonné, ma
« trompette, ma gibecière, mon équipage,
« ma petite jument ; il ne me laisse que ce
« méchant surtout vert. Levez-vous, il
« faut courir....., il faut l'atteindre ; je

« vais faire ma déclaration , et mettre la justice du pays à ses trousses. » En parlant de la sorte, il me quitte comme un homme dont la tête est perdue.

Touché de sa douleur , je veux le suivre ; je cherche à la hâte mon haut-de-chausses , mon pourpoint. Que vois-je à leur place..... ? Le fatal habit de Pierrot. « Ah ! fripon de Goulin ! Il a changé ses habits contre les miens. » Je m'élance hors du lit , je cours en chemise sur l'escalier , j'appelle ; personne ne répond. Je rentre : que faire ? quel parti prendre ? Mes yeux se portent sur le maudit habit : « Eh quoi ! hier je refusais avec indignation de m'en revêtir ; et aujourd'hui je serais forcé.... ! Le misérable Goulin ne m'a pas volé ma bourse ; je l'avais mise sous mon chevet ; plutôt au ciel qu'il me l'eût volée, et qu'il m'eût laissé mes habits.. ! Mais quand je me désolerais..... » En frémissant, en me pressant pour en être plus tôt quitte , je passe mes jambes dans la large culotte ; je jette sous mon bras la veste aux gros boutons ; je me précipite au bas de l'escalier, et machinalement j'endosse cette exécration

veste. Je m'informe , je questionne ; Bella-Rose était parti furieux , après avoir demandé l'adresse du juge qui demeurerait à un quart de lieue dans la campagne. « De quel côté ? » dis-je en gagnant la porte. L'hôte saisit une de mes longues manches , me fait faire une brusque pirouette : « Un moment , « seigneur Pierrot , me dit-il ; et la dépense ? « et votre souper ? et votre coucher ? Vous « êtes venus trois ; l'un est parti dans la « nuit , un autre s'évade sous prétexte d'aller

cœur battit avec violence ; je courus à lui. « Mon oncle ! » m'écriai-je , et , frappé de sa figure vénérable , je fléchis le genou pour tomber à ses pieds. Il me retint , me pressa contre son sein , et , m'examinant avec une tendresse curieuse : « Oh ! me dit-il , combien tu ressembles à ta mère ! » Il me rappelait les premiers mots que j'avais entendu dire à mon père , et je pleurai. Bientôt il me fit entrer dans sa maison ; il hâta l'heure du souper. Un domestique déjà vieux mettait , malgré son âge , un empressement filial à le servir , et partageait la joie que son maître éprouvait de me voir.

Mon oncle me fit peu de questions ; il ne s'occupait que de me témoigner son amitié. Pas un mot de reproche : une vive tendresse , une gaîté douce animèrent son entretien pendant le souper. Aussitôt après il voulut que j'allasse me reposer , et me conduisit lui-même à la chambre qu'il m'avait fait préparer. Quelle reconnaissance venait m'émouvoir ! J'étais sous le toit d'un frère de ma mère ; j'étais accueilli comme un fils. Le calme qui m'environnait , le bon-

heur dont je jouissais pénétraient mon âme de sentimens tout nouveaux pour moi.

Je me levai de grand matin ; cependant mon oncle était déjà sorti. André , son domestique , voulut me tenir compagnie et me montrer toute la maison. Je le priai de me donner quelques détails sur son excellent maître. Je me félicitai qu'André eût le défaut de son âge ; il me parla beaucoup , et je ne fus pas tenté de l'interrompre.

« Ah ! monsieur , me disait-il , ce pays
« doit tout à M. Ménars. Je suis de ce
« village ; j'étais , comme tous les autres en-
« fans , un assez mauvais petit sujet ; nous
« passions les journées à courir , à nous
« battre. Un des premiers soins de monsieur
« fut d'établir une école , et l'on ne rencontre
« plus de jeunes fainéans. Les grandes
« personnes valaient encore moins que les
« enfans. On était misérable : grâce à
« M. Ménars , tout est changé. Où vous voyez
« ces maisons couvertes en tuiles , il n'y
« avait que des chaumières. Ces colline
« que vous apercevez , c'est lui qui les
« a fait défricher : l'abondance a été le fruit

« du travail. Je ne sais comment cela se
« faisait, mais quand les paysans n'avaient
« rien, ils étaient toujours en procès ;
« aujourd'hui, plus de débats, plus de que-
« relles ; on est riche, et on est uni. Il
« arrive bien encore parfois qu'on vient
« nous soumettre quelques différends ; mais
« c'est avec l'intention de s'accommoder.
« L'homme qui parlerait ici de faire un
« procès à un autre serait déshonoré ; on
« ne voudrait plus le fréquenter. Eh ! quel
« genre de services ne rend pas M. Ménars ?
« Il est le médecin du pays : s'il est sorti de
« si bon matin, c'est pour aller voir un
« pauvre malade. Il est chéri, révééré ; et
« comme on est attentif à ses leçons ! Autre-
« fois, on n'allait guère au prêche ; il y
« avait des cabarets ; on jouait pendant
« l'office, et le dimanche était un jour
« de scandale. Aujourd'hui, on remplit
« ses devoirs avec recueillement ; il n'y a
« plus de cabarets, chacun est en état de
« recevoir ses amis chez soi ; et le soir,
« là, sur cette pelouse, on se réunit et l'on
« danse en famille. »

Lorsque mon oncle rentra , je contemplai avec un nouveau respect ses cheveux blancs , son regard serein , sa physionomie douce et noble où se peignait son âme. Dans mon voyage , j'avais projeté de lui déguiser quelques-unes de mes étourderies ; mais lorsqu'il m'eut demandé de lui dire avec confiance ce qui m'était arrivé depuis ma sortie du collège , je sentis que je commettrais une faute plus grave que toutes les autres , si j'osais en sa présence altérer la vérité. Le bon pasteur m'entendit avec calme : il remercia Dieu de ce que , livré si jeune à moi-même , je n'avais jamais manqué à l'honneur ; et tout ce qu'il ajouta eut moins pour but de revenir sur le passé que de m'encourager pour l'avenir.

La veille, mon oncle m'avait dit quelques mots de ma famille. Depuis sept mois il n'avait reçu de nouvelles ni de mon tuteur ni d'Anselme. Mon frère continuait d'habiter le château de ma belle-mère, morte depuis trois ans.

Mon oncle me conseilla de leur écrire.
« Éloigné depuis long-temps, me dit-il , si

« tu les revoyais sans qu'ils t'attendissent ,
« peut-être leur premier mouvement ne
« te serait-il pas favorable. Écris-leur ; les
« sentimens naturels auront le temps de
« renaître dans leur cœur , et tu trouveras
« en eux de bons parens. » Je ne lui dissimulai pas que je me souciais peu d'avoir de nouvelles relations avec M. Christophe Ménars. Il insista sur les égards que je devais à mon tuteur : « Puis , ajouta-t-il
« à ma grande surprise , tu as des affaires
« d'intérêt avec lui ; il administre ta fortune. — Quelle fortune ? — Tes parens
« t'ont laissé à peu près trois mille livres
« de rente en fonds de terre. — Trois
« mille livres de rente ! A moi ? Mon
« oncle Christophe m'a toujours dit que
« je n'avais rien. » Le pasteur parut étonné ; il gardait encore le silence lorsqu'on vint le demander ; avant de sortir , il me dit :
« Mon frère voulait sans doute , en te
« parlant ainsi , te faire mieux sentir la
« nécessité du travail. »

Quelle nouvelle je venais d'apprendre !
trois mille livres de rente assuraient à jamais

mon indépendance. Toutefois, peu sensible à la fortune, je ne songeais à mes revenus que par intervalles. Le présent m'occupait bien plus que l'avenir ; j'étais dans une situation si douce près de mon oncle le pasteur ! Je passais avec lui tout le temps que ses devoirs lui permettaient de me donner. Il me semblait qu'en l'écoutant je devenais meilleur : j'aimais ses discours, alors même que je ne partageais pas entièrement ses idées.

Un de nos entretiens surtout est resté dans ma mémoire. Nous nous promenions sous les arbres où je l'avais vu pour la première fois. Plein d'idées riantes, jouissant du présent et même du passé, je vantais à la fois tous les plaisirs de ma vie. Il portait sur moi un regard indulgent. « Tu dois à la Providence, me dit-il, un caractère qui t'a fait échapper au malheur ; mais ce présent du ciel ne pourrait-tu jours te suffire. Jusqu'ici tu as livré ta vie au hasard ; il serait temps, mon ami, de commencer à réfléchir. — Mon oncle, j'ai beaucoup réfléchi. — Tu le crois ? —

« Je connais le monde , et je le vois tel
« qu'il est. En fuyant le collège , les deux
« premiers individus que j'ai rencontrés
« étaient un charlatan et un voleur ; depuis,
« j'ai bien couru ; j'ai vu quelques bonnes
« gens , beaucoup de sots , beaucoup de
« fripons. Les hommes ne changeront pas :
« heureusement mon caractère et ma phi-
« losophie me sauveront de leurs traits ,
« comme ils m'en ont déjà garanti. — Ah !
« dit-il en souriant , tu as une philosophie ?
« — Simple et facile. Saisir avec ardeur
« les momens agréables , s'étourdir quand
« les temps sont mauvais , chanter si fort
« pendant l'orage qu'on cesse de l'enten-
« dre, s'endormir avec insouciance et s'é-
« veiller avec gaiété ; voilà mon système.
« — Je suis loin de m'étonner que tu n'aies
« pas des idées plus justes et plus élevées. D'où
« les aurais-tu reçues ? Pauvre enfant, aban-
« donné sur la terre , sans parens , sans fa-
« mille... ! — Ah ! mon oncle, j'ai une famille,
« depuis que je vous connais. » Il me serra
tendrement dans ses bras , et continua ainsi :
« Je ne t'accuse point ; je dirai même qu'à

« ton âge cette philosophie légère n'a pas
 « les dangers que plus tard elle entraîne.
 « Jeune nautonier , si tu te couches dans
 « ta nacelle , tu n'exposes que toi ; et
 « si les vagues la jettent sur un écueil ,
 « n'ayant à sauver que toi seul , tu peux
 « encore échapper à la nage. Mais l'hom-
 « me est-il fait pour vivre isolé ? Ses devoirs
 « l'attachent à ses semblables ; il se choisit
 « une compagne ; son existence se multiplie
 « par celle de ses enfans : comment l'in-
 « souciance lui suffirait-elle ? C'est de cou-
 « rage qu'il doit s'armer dans les vrais
 « périls de la vie. C'est par l'étendue
 « de sa raison et par la fermeté de son
 « caractère qu'il prévoit , éloigne ou sur-
 « monte le malheur. Eh ! combien de fois
 « cette philosophie, plus haute que la tienne,
 « n'offre-t-elle encore que de vaines res-
 « sources ? Mon fils , puisses-tu ne jamais
 « savoir par ton expérience qu'il est des
 « maux qui brisent l'âme la plus forte ! »
 Ici le vieillard s'arrêta ; des pleurs mouil-
 lèrent sa paupière ; je crus deviner quels
 sentimens l'oppressaient : bien jeune il avait

été marié. « Ah ! reprit-il , dans les pertes
« irréparables , quels secours humains ne
« seraient impuissans ! Le courage s'éteint ,
« l'espérance meurt , et la vertu même se
« trouble ; il faudrait succomber , si la
« résignation ne descendait du ciel pour
« ranimer nos forces défaillantes. »

Ses discours me touchaient. J'étais loin
de reconnaître la supériorité de sa philo-
sophie sur la mienne ; mais je craignais
trop de l'affliger pour combattre des idées
qu'il m'exposait avec un désir si pur de me
guider vers le bonheur.

Un mois s'était écoulé , et de jour en
jour je remettais mon départ. J'avais reçu
de mon frère une lettre fort polie , par la-
quelle il m'invitait à l'aller voir. Mon tuteur
ne me répondit point. Cependant il était
temps de me concerter avec lui , soit pour
prendre un état , comme le conseillait mon
oncle le pasteur , soit pour me décider à
vivre indépendant avec mes revenus , comme
j'en avais le désir.

Quel regret j'éprouvai en quittant cette
maison qui m'était devenue si chère ! Mon

oncle était profondément attendri. « Que
« Dieu veille sur toi , mon cher enfant , »
répétait-il d'une voix émue !..... Je ne
m'arrachai qu'avec effort de ses bras.
Non , vénérable pasteur , je n'oublierai
jamais vos bontés paternelles , vos discours
si tendres et vos exemples si touchans.
Je me souviendrai sans cesse de la paix
que j'ai goûtée près de vous ; et , trop faible
pour imiter vos vertus , je leur conserverai
du moins un respect éternel.

André me conduisait dans une petite
cariole jusqu'à la première couchée. Au
milieu du jour , je voulus qu'il retournât
sur ses pas , pour que dans la soirée son
maître ne fût pas privé de ses soins. J'em-
brassai ce bon serviteur ; et , les larmes
aux yeux , je lui recommandai mon oncle.

CHAPITRE XVIII.

*Visites de Fauvel à son frère et à sa
sœur de lait.*

AVANT d'aller chez mon tuteur, je voulais me rendre à l'invitation de mon frère, et surtout voir Thérèse, ma bonne sœur de lait.

Un matin, vers dix heures, j'approchais du château de mon frère, lorsqu'en traversant un bois coupé par une longue et large avenue, j'entendis un bruit de cors, de chiens, de chevaux, et je vis passer rapidement une troupe de cavaliers et de piqueurs. Quel plaisir ! c'est une chasse, une grande chasse avec tout le luxe et le tumulte des chasses royales : sans doute Achille Fauvel court le cerf dans ses bois. J'interrogeai le premier paysan que je rencontrai ; il me dit qu'on chassait pour Mon-

seigneur ; mais que M. le baron ne chassait pas en personne.

En continuant ma route vers le château , je pensais à ces mots de monseigneur et de baron. Mon frère avait des titres , et l'on me nommait Fauvel tout court , ou bien Jacques Fauvel ; il jouissait d'une fortune considérable , et je n'en avais qu'une modique : tout cela me paraissait assez singulier. « Bon ! me dis-je , quand on a un
« nom sans reproche , et trois mille livres
« de rente , on ne peut envier le sort de
« personne. »

A mon arrivée , il se fit un grand mouvement parmi les domestiques. Mon frère et moi , nous eûmes peine à nous reconnaître , ou plutôt nous ne nous reconnûmes pas du tout : nous étions si jeunes quand on nous sépara ! Achille me parut se porter à merveille. C'était un gros garçon de vingt ans , blanc et rose , qui était émancipé , mais qui avait encore sa bonne et son précepteur. Madame Lambert , sa bonne , avait pris le titre de femme de charge ; et M. Gautier , son précepteur , s'était fait son intendant. La

chasse retardant l'heure de son dîner, ce qui le tourmentait beaucoup, nous causâmes assez long-temps. Son ton avait de la langueur, et ses manières annonçaient de la nonchalance. Il me parla peu de moi, beaucoup de lui; il me vanta sa fortune de soixante mille livres de rente, sa noblesse fort ancienne du côté de sa mère; il m'expliqua avec détail comment il avait pris le nom de baron de La Dijodie; puis il gémit des injustices que le sort lui faisait éprouver. Je crus d'abord qu'il voulait ajouter à son bonheur le plaisir d'être plaint; mais c'est de la meilleure foi du monde qu'il alla jusqu'à me dire que la nature et les hommes étaient déchaînés contre lui. Les malheurs qu'il me cita étaient si insignifiants, si puérils que je m'en souviens à peine. Souvent il répétait: « Ces choses-là ne sont faites que pour moi! » et il s'excusait de s'emporter de la sorte, en disant d'une voix très douce qu'il avait les passions très vives.

Un grand bruit nous annonça le retour des chasseurs. « Quel tapage! dit mon frère;

« mon précepteur aime la chasse, et voilà
« le vacarme qu'il me fait subir tout l'au-
« tomne. J'en ai continuellement la mi-
« graine ; mais venez , il faut les recevoir. »
Nous trouvâmes dans le salon plus de vingt
gentillâtres des environs , tous chasseurs
intrépides , bien haletans , bien bruyans ,
bien affamés. Ils nous accueillirent avec
de grands éclats de voix , et se précipitèrent
à table dès qu'on eut servi. Jamais je n'avais
vu un repas aussi abondant et aussi délicat.
Les chasseurs buvaient , mangeaient , par-
laient , se servaient et se faisaient servir
avec ardeur et sans cérémonie. Mon frère ,
derrière le fauteuil duquel se tenait madame
Lambert , sa femme de charge , s'animait
quelquefois par de petites impatiences
contre son cuisinier ou contre ses laquais.
Il mangea beaucoup , tout en se plaignant
de n'avoir pas d'appétit. Après trois grandes
heures , on passa de la table au jeu. Tous
ces hobereaux aiment à jouer , et sont mauvais
joueurs ; on criait , on se disputait ; mon
frère se dépitait comme un enfant : ce-

pendant il gagna, et je crus voir qu'il ramassait son gain sans plaisir.

Le lendemain, j'espérais visiter avec mon frère son parc, ses jardins ; il craignit que l'air ne fût un peu frais, et je lui tins compagnie au coin de son feu. « Vous êtes « bien heureux, me dit-il, d'avoir pu « courir le monde, tandis que moi je « mène une vie casanière et monotone. « Mais, » ajouta-t-il en se levant presque avec vivacité, « je sortirai de ce maudit « château. » Il me confia, en se rasseyant, que l'ambition le dévorait, et qu'un cousin de sa mère étant grand-écuyer du duc régnant de Saxe-Gotha, il espérait jouer avant peu un grand rôle sur la scène du monde. Après m'avoir long-temps parlé de ses projets, il voulut connaître mes aventures. Le pauvre jeune homme levait les yeux au ciel, et frémissait au récit de chaque situation difficile où je m'étais trouvé. Je lui fis ensuite des questions sur les personnes qui m'intéressaient : il ne connaissait pas Thérèse ; il me donna quelques détails sur mon oncle Christophe et mon cousin Anselme. Depuis huit mois,

l'un et l'autre n'habitaient plus Issoire. Mon oncle , pour suivre un procès d'un de ses cliens , le comte de Jarenne , avait été à Paris , s'y était établi et avait acheté une charge de procureur au Châtelet. Je fus ravi d'apprendre que , pour conférer avec mon tuteur , j'étais obligé d'aller à Paris. Quelle occasion favorable de voir cette grande ville ! et quel bon emploi j'allais y faire de la fortune que j'avais en espérance !

La conversation languissait , lorsque nous entendîmes des violons. « Quel ennui ! » dit mon frère , il m'est impossible d'avoir « un moment de repos. » En regardant par la fenêtre , j'aperçus des ménétriers et des paysans avec des bouquets. « Est-ce « votre fête ? dis - je à mon frère. — « Eh ! non , me répondit-il , c'est la fête « de ma femme de charge ; et c'est une « surprise que nous avons l'habitude de lui « faire tous les ans. » Nous descendîmes. Madame Lambert eut soin de jouer l'étonnement et de pleurer , quand nous lui présentâmes nos bouquets. Les fermiers et les

métayers lui rendirent hommage ; le bailli la complimenta. Femme de charge d'un seigneur opulent , elle avait aussi ses flatteurs. Après le dîner , qui fut encore plus délicat que celui de la veille , madame Lambert fit les honneurs d'un bal ; je dansai avec les campagnards , et mon frère s'endormit sur un fauteuil.

Le jour suivant , Achille , fatigué des fêtes qu'on avait données dans son château , parlait peu , bâillait souvent ; nous dînâmes en famille , c'est-à-dire qu'il n'y avait à table avec nous que M. Gautier et madame Lambert. Ces deux personnalités ne tardèrent pas à s'adresser quelques épigrammes. Madame Lambert faisait des plaisanteries sur les grandes chasses ; M. Gautier en faisait sur les petites fêtes. Bientôt ils passèrent des railleries aux reproches : mon frère ne rétablissait la paix que par intervalles ; il avait un ton presque soumis en essayant de parler en maître. Les deux premiers jours m'avaient peu diverti , celui-ci m'enuya ; je résolus de partir.

La Dijodie voulait me faire conduire

jusqu'à Clermont ; mais son maître d'hôtel était allé en carrosse chercher des provisions ; et dès le point du jour, M. Gautier avait emmené tous les chevaux de selle à une nouvelle chasse. « Ces contre-temps n'arrivent qu'à moi , dit mon frère ; mes gens sont bien servis , et je manque de tout. Voyez si je ne suis pas le plus à plaindre des hommes. » Je le consolai , et je partis à pied.

« Mon pauvre frère ! me disais-je après l'avoir quitté, je ne lui portais pas envie ; maintenant je suis tenté d'en avoir pitié. « La Providence a mis toutes les jouissances à sa portée : pourquoi faut-il que son caractère les laisse échapper, ou les change en malheurs ! »

Bientôt je marchai gaiement vers le village où j'avais été nourri. Je ne sais s'il était encore tel que je l'avais laissé ; mais , en y entrant , j'interrogeai vainement mes souvenirs. J'allais m'informer de la demeure de Thérèse, lorsqu'à la porte d'une chaumière j'aperçus une jeune paysanne très proprement vêtue. Je ne pouvais voir sa

figure , mais sa taille était charmante ; elle se retourne , me regarde : « Jacques ! mon « frère ! s'écrie-t-elle. — Thérèse ! ma « sœur ! » m'écriai-je en même temps , et je la pressai contre mon cœur. Thérèse , tremblante , s'appuyait sur mon bras ; son sein palpitait ; elle me considérait , puis elle baissait les yeux ; son teint se couvrait d'une vive rougeur. Moi aussi , je la considérais ; elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et fort jolie. Tout à coup , comme frappée d'une idée subite : « Venez , venez , » me dit-elle ; et m'entraînant dans sa maison vers un berceau où dormait un enfant : « Jacques , voilà mon fils. Que « de fois son sourire m'a rappelé le temps « où nous étions à son âge ! Tous les jours « je pensais à toi..... à vous , M. Fauvel. « — Ah ! je suis toujours Jacques , toujours « ton frère. — Oui , mon frère , mon « bon frère : » et elle m'embrassa de nouveau. « J'ai eu bien du chagrin , me dit-elle ; « je suis allée plusieurs fois chez M. votre « oncle Christophe pour savoir où vous « étiez. Je revenais en pleurant ; ce mé-

« chant M. Anselme disait qu'on ne vous
« reverrait jamais. »

Au même instant , son mari , homme d'une quarantaine d'années, entra dans la chaumière. « Mon ami , dit ma sœur en
« courant à lui , félicite-moi ; le voilà ,
« c'est mon frère , mon frère Jacques dont
« je t'ai si souvent parlé. — Soyez le bien
« venu , » me dit ce brave homme avec l'accent auvergnat ; « voilà un beau jour pour
« ma chère Thérèse et pour moi. » Sa cordialité me fit bien augurer du sort de ma sœur, et je fus tout ému de joie. Elle était mariée depuis deux ans. Antoine Charlet lui avait apporté en mariage quelques arpens de terre qu'il cultivait, et il était tisserand ; de plus, il tenait l'école du village. Sa femme le secondait dans ce dernier métier, et tous les enfans la chérissaient comme une mère : grâce au travail , il y avait de l'aisance dans le ménage.

En l'honneur de mon arrivée , il y eut congé dans l'école. Pendant que Thérèse s'occupait de nous préparer à souper , je causai avec son mari. « Si vous saviez , lui

« dis-je , combien je vous sais gré du bon-
« heur de ma sœur ! — Ah ! monsieur ,
« me répondit-il , je serais bien ingrat si
« je ne la rendais heureuse. J'ai quinze
« ans de plus qu'elle ; je ne suis pas
« beau ; donc elle ne peut pas avoir d'amour
« pour moi : mais elle a tant d'amitié ,
« tant d'amitié , que je ne saurais la re-
« garder sans éprouver de la reconnais-
« sance. » Thérèse , qui , en rentrant , avait
entendu ces mots , vint à nous , passa un
bras autour du cou de son mari , me tendit
l'autre main , et en même temps ses yeux
se portaient avec tendresse sur le berceau
de son enfant.

Le souper me parut excellent , et je ne
regrettai pas le cuisinier du château de
mon frère. Ma sœur et son mari exigèrent
que je prisse leur lit ; ils passèrent la nuit
dans la classe des enfans sur un matelas
que leur avait prêté une voisine. Le len-
demain ils m'accompagnèrent une grande
lieue sur la route de Clermont. Je n'es-
saierai pas d'exprimer combien cette sé-
paration me coûta ; j'embrassais ma sœur ,

j'embrassais son mari. « Nous nous rever-
« rons , me dit Thérèse en fondant en
« larmes. — Oui , j'en ai le pressentiment ,
« nous nous reverrons , répétais-je d'une
« voix étouffée : » et je m'éloignai pré-
cipitamment.

CHAPITRE XIX.

Voyage par le coche.

EN arrivant à Clermont , je courus à la demeure de mon ami Félix Duclos. J'eus le regret de ne pas le trouver. Après avoir suivi avec distinction un cours de médecine à Montpellier , il s'était livré à l'étude de l'histoire naturelle, et voyageait dans les Alpes. J'aurais eu un grand plaisir à revoir avec lui la petite rue par laquelle je m'étais enfui du collège ; j'y allai seul. J'avoue que je fus un peu effrayé en regardant , par le soupirail, la cave où je m'étais précipité. Je venais de me conduire en brave militaire, et je n'aurais pas voulu recommencer le saut que j'avais fait étant écolier.

Rien ne m'arrêtait à Clermont , puisque mon ami n'y était pas. Je partis pour

Moulins , où passe le grand coche qui va de Lyon à Paris , et j'y montai à deux heures du matin. La nuit était noire ; je ne distinguai ni les traits ni la tournure de mes compagnons de voyage. Le mouvement monotone et lent de la pesante machine m'eut bientôt endormi comme eux. Je me réveillai le premier. Le jour naissant me fit voir en face de moi une femme jeune , élégante et d'une figure fort agréable. A côté d'elle était une autre femme qui avait passé la trentaine , et que je jugeai être sa suivante. Trois hommes complétaient la voiture : un huissier que je reconnus pour tel à son écritoire pendue à la boutonnière d'un vieux justaucorps noir ; un marchand de vin très replet , le cou enfoncé dans les épaules , les mains jointes au bas de l'estomac , et maintenu par le poids de son corps dans une parfaite immobilité ; un séminariste long , grêle et pâle , les bras pendans et la tête allant en avant et en arrière , selon les cahots de la voiture. Leurs figures grotesques m'amusaient ; mais je finissais toujours par

reporter mes regards sur la jeune femme, qui vraiment était charmante.

Le réveil devint général. La jolie voyageuse ouvrit des yeux doux et languissans ; elle se hâta de réparer quelque léger désordre dans sa toilette , et son embarras me parut l'embellir encore. La femme de chambre se mit à parler avec volubilité. Que disait-elle ? je n'écoutais pas ; je me taisais , j'étais en contemplation devant ma belle compagne de voyage , qui , de son côté , gardait le silence. Je n'étais pas seul à l'admirer ; l'huissier la considérait d'un air niais , le gros marchand d'un air jovial , et le petit abbé la regardait en-dessous.

Au bas d'une côte plus longue que rude à gravir , le cocher invita , selon l'usage , les voyageurs à marcher. Je m'élançai le premier à terre ; je donne la main pour descendre à la jeune dame , je lui offre mon bras : quel bonheur ! après quelques civilités , on l'accepte. Il fallut bien commencer l'entretien par des lieux communs sur le beau temps , sur la richesse des sites que nous apercevions. Nous en vîmes

à parler des romans et des pièces de théâtre qui alors faisaient le sujet de toutes les conversations. Que d'esprit et de goût montrait la voyageuse ! elle s'exprimait avec une grâce et une facilité qui m'encharmaient. De la littérature, nous passâmes au mariage du roi, aux fêtes magnifiques qui se préparaient à Versailles, et dans lesquelles devaient briller tous les arts. Nous en étions à quelques anecdotes de cour qui circulaient déjà dans la province, lorsqu'à mon grand regret il fallut remonter en voiture.

Combien je désirais qu'il se rencontrât souvent des côtes à gravir ! Quel plaisir d'avoir six jours à passer avec une aussi aimable personne ! Le lendemain, la connaissance était plus avancée ; je sus que cette dame se nommait Henriette de Fargemon, et que, veuve d'un officier tué à je ne sais quel siège, elle quittait Lyon pour aller habiter Paris. Nouveau bonheur ! Le terme du voyage peut donc n'être pas celui de mes relations avec cette femme intéressante ! Je me hasardai à dire que je m'estimerais heureux si à notre arrivée je

pouvais lui être de quelque utilité , soit pour la conduire à son logement , soit pour lui en chercher un. Je la priai de disposer de moi , j'étais à ses ordres..... Sans accepter , sans refuser , elle me remercia d'une manière gracieuse.

Mes compagnons de voyage ne m'occupaient guère. Un matin , madame de Fargemon me fit penser à eux. Plaisantant sans aigreur , avec décence , elle se divertit à leurs dépens : ce fut comme un signal qu'elle me donna. Depuis cet instant , je m'amusai à jouer mille tours innocens à ces pauvres diables ; et j'eus le talent de faire rire aux éclats madame de Fargemon et mademoiselle Lucile , sa femme de chambre , pour qui j'avais beaucoup d'attentions. Ces dames étaient charmées surtout quand j'effrayais le jeune abbé , en lui contant des histoires de voleurs.

Plus nous approchions du terme de ce trop court voyage , plus madame de Fargemon me montrait de bonté , de confiance et d'amabilité. Quelquefois , en marchant , je pressais son bras sans qu'elle laissât voir

de courroux. Dans la voiture, mes regards étaient toujours fixés sur elle ; elle ne détournait pas toujours les siens ; j'y distinguais de l'intérêt pour moi. Plus de doute ; les sentimens que ma bouche n'osait exprimer étaient compris et n'étaient pas dédaignés.

Que d'espérances m'agitaient quand nous arrivâmes à Paris ! Il était encore grand jour : on ouvre la portière ; au moment où j'offre la main à madame de Fargemon, sa femme de chambre lui fait un signe, lui glisse quelques mots à l'oreille ; elle descend, mais avec un air de réserve, de dignité tout nouveau pour moi. Mademoiselle Lucile est encore plus digne, plus sérieuse que sa maîtresse, et toutes deux me font une profonde révérence. Tandis que le marchand, l'huissier et le séminariste m'embrassent sans rancune et même avec tendresse, madame de Fargemon fait approcher une voiture de place. Je m'avance, je balbutie quelques mots ; une seconde révérence plus grave que la première est toute la réponse que je reçois. Je reste interdit, la voiture

part ; je me décide, et je suis le fiacre à la course ; course périlleuse pour un nouveau débarqué, non habitué encore aux embarras de Paris. Heureusement je les esquive avec assez d'adresse. Je commençais à perdre haleine ; la voiture avait de l'avance sur moi ; mais enfin elle s'arrête à la porte d'un grand hôtel garni, rue de la Jussienne. Je m'arrête moi-même pour respirer ; et je vois un homme, gros, court, richement vêtu, sortir de la maison, s'empresser, donner la main à la belle veuve, à la femme de chambre, les faire entrer dans l'hôtel, et tous trois disparaissent à mes yeux.

Après un moment de surprise, « Par-
« bleu ! dis-je, je ne me serai pas essoufflé
« uniquement pour voir un autre lui don-
« ner la main. C'est dans un hôtel garni
« qu'elle vient d'entrer ; qui m'empêche
« d'y loger comme elle ? Je saurai ce que
« tout cela signifie. » Je pris une chambre
au troisième, dans un corps de logis au
fond de la cour, et de ma fenêtre on
voyait l'appartement de ma compagne de
voyage.

Le gros monsieur qui s'était trouvé là si à propos pour la recevoir, ne resta pas long - temps chez elle. Un laquais vint l'avertir ; il descendit avec mademoiselle Lucile, qui l'éclairait en lui témoignant le plus profond respect. Je descendis aussitôt de mon côté , voulant absolument que la femme de chambre m'expliquât le brusque changement d'humeur de sa maîtresse. Je vais à elle , je l'interroge avec vivacité ; ma vue l'étonne ; mais à peine a-t-elle l'air de me reconnaître , et elle rentre dans l'appartement de madame de Fargemon , en me faisant une nouvelle révérence.

J'étais indigné : « Eh quoi ! dans le
« voyage on m'accueille , on me témoigne
« de l'intérêt , on me montre de l'esprit ,
« de l'amabilité, oh ! beaucoup d'amabilité !
« et à Paris on ne me connaît pas ! Quel
« singulier caprice ! Mais je ne me lais-
« serai point tourmenter par le sentiment
« auquel j'allais me livrer. Est-ce pour
« madame de Fargemon que je faisais le
« voyage de Paris ? Ne suis-je pas dans le
« séjour des distractions ? Les spectacles ,

« les amusemens , les fêtes vont se disputer
« tous mes instans. Il faut prendre les
« moyens de m'environner de plaisirs ; et
« dès demain je verrai mon tuteur. »

CHAPITRE XX.

Les affaires et les amours.

AVANT de sortir le lendemain, mes regards se portèrent sur les fenêtres de madame de Fargemon ; j'eus peine à retenir un mouvement de dépit et de regret. « Point de faiblesse, me dis-je avec fierté. Ne pensons qu'aux affaires, et laissons les amours. »

J'allai à l'hôtel du comte de Jarenne pour savoir l'adresse de mon tuteur. Un vieux domestique était devant la porte ; je lui demandai s'il connaissait M. le procureur Christophe Menars. « Nous ne le connaissons que trop ; vous pouvez voir l'effet de ses soins, » répondit-il avec humeur, et en m'indiquant une affiche placée au-dessus de la porte. Je levai la

tête et je lus : *Hôtel à vendre*. Un peu confus d'abord , je me remis. « Pourriez-vous , dis-je , me donner l'adresse de ce « M. Menars ? — Rien n'est plus facile. « Il habite la maison qu'il vient d'acheter « à l'entrée du cloître Notre-Dame. » Ce rapprochement d'un client obligé de vendre sa maison , tandis que son procureur en achète une , ajoutait à ma confusion et me donnait de la curiosité. Je fis causer le vieux domestique. Il me raconta des faits nombreux. Le comte de Jarenne n'était pas le seul client qui eût à se plaindre de mon oncle. J'appris surtout avec étonnement que , fort embarrassé de son fils Anselme , mon oncle venait d'en faire un marchand de gazes et d'étoffes de soie, en lui livrant la dépouille d'un honnête négociant qui avait eu le malheur de le choisir pour son procureur. Sans me vanter de la parenté , j'allai chercher mon tuteur à l'adresse indiquée.

La maison avait fort belle apparence. Je monte , je vois une étude un peu enfumée où travaillaient trois ou quatre jeunes clercs. Je dis mon nom et demande qu'on an-

nonce ma visite à M. Christophe Menars. Un des clercs s'empresse, et les portes qu'il laisse entr'ouvertes me permettent de tout entendre. A peine avait-on dit à mon oncle qu'un jeune homme désirait lui parler, qu'avec ce ton de colère dont je n'avais pas perdu la mémoire, il cria : « Je « n'y suis pas, » de manière à constater sa présence même pour ceux qui eussent encore été chez le portier. « Il se nomme « Jacques Fauvel, et dit être votre neveu. « — Jacques Fauvel ! comment ? il n'est « pas mort ! C'est un imposteur. Je n'y « suis pas. » Déjà le clerc revenait : At-
« tends, attends, cria mon oncle. Jacques
« Fauvel ! c'est donc bien lui qui m'a écrit.
« Ah ! que de contre-temps dans la vie !
« Fais entrer, j'y suis. »

Je m'avançais pour l'embrasser ; il recula trois pas, et du ton le plus irrité : « Vous
« voilà, monsieur, me dit-il, vous voilà
« donc de retour de vos voyages ! Jamais
« pupille a-t-il donné à son tuteur plus de
« soucis, plus de chagrins, plus de tour-
« mens que vous ne m'en avez causé ?

« Fermez donc la porte ! que ces jeunes
« gens n'entendent pas cette conversation
« de famille. » Mon oncle le pasteur
m'avait recommandé de ne pas oublier les
égards que je devais à mon tuteur ; en
conséquence , je m'efforçais de lui témoigner
de la soumission , des regrets et même de
l'affection. Je lui demandai des nouvelles
de mon cousin Anselme : sans m'écouter ,
il continuait de s'emporter. Je lui dis , avec
autant de calme qu'il me fut possible , que
je le priais de considérer que je n'étais
plus d'âge à recevoir des leçons ; et que je
serais bientôt en âge de demander des
comptes. Ces derniers mots le troublèrent ;
il fut quelques minutes silencieux , puis
il reprit d'un ton moins aigre : « Si je te
« gronde , c'est parce que je t'aime ; si tu con-
« tinuais d'être ingrat , tu me ferais mourir
« de chagrin. Tu ne sais pas dans quel mo-
« ment tu arrives ; je suis trahi , dépouillé.
« Tu viens pour assister à ma ruine. Un
« maudit comte de Jarenne m'a enlevé de
« cette bonne ville d'Issoire , que j'aimais
« tant ; il m'a transporté dans Paris où je suis

« comme dans une forêt. J'ai à peu près
« rétabli ses affaires, et j'ai détruit les mien-
« nes. Il me paye d'ingratitude comme tant
« d'autres, et bientôt je serai aussi pauvre
« que toi. — Je conçois que, si vous n'avez
« pas plus que moi, vous pouvez ne pas
« vous trouver assez riche ; mais je vous
« réponds que je suis très content de mes
« trois mille livres de rente. — Trois mille
« livres de rente ! As-tu fait fortune dans
« tes voyages ? Qui t'a dit que tu as trois
« mille livres de rente ? — C'est mon oncle
« le pasteur. — Paul Menars t'a dit que tu
« as trois mille livres de rente ? Voilà un
« habile financier. Troismille livres de rente !
« Plût au ciel que tu en eusses seulement
« la moitié ! tu pourrais me faire du bien
« dans mes vieux jours ; mais tu n'auras pas
« trop pour toi, et je ne te demande rien.
« — Je voudrais pouvoir vous dire la même
« chose ; mais, en attendant ma majorité,
« une pension m'est nécessaire, et j'espère
« vous trouver aussi loyal que je le serai
« dans tous les temps avec vous et avec
« mon cousin. — Ah ! ton bon ami ! mon

« pauvre petit Anselme ! combien tu l'as
« désolé en quittant le collège ! il en a
« été malade. Maintenant il est dans une
« position aussi triste que la mienne. Que
« de torts nous a faits ma bonté ! Un mar-
« chand qui se noyait a réclamé mon secours,
« j'ai fait d'énormes avances ; pour ne pas
« tout perdre, il a fallu prendre son magasin ;
« et Anselme, ton bon petit cousin An-
« selme, qui devait me remplacer, briller
« au Châtelet, avoir un état distingué, le
« voilà à la tête d'un magasin d'étoffes de
« soie. Que de peines pour ce pauvre en-
« fant ! heureusement il a une bonne tête.
« Il faudra que tu fasses comme lui, que
« tu prennes un état. » J'essayais toujours
de faire entendre à mon tuteur qu'il fal-
lait commencer par régler ma pension. Ce
mot de pension rallumait sa bile. Tantôt il
me disait que je n'avais rien, tantôt que
je n'avais presque rien. « Que t'ont laissé
« tes parens ? quelques arpens de terre,
« qu'il a fallu vendre pour payer ton édu-
« cation. » Parfois, dans ses intervalles
de courroux, il m'invitait à dîner, ou

me demandait mon adresse. Un instant après il se dédommageait en criant plus fort : nous finîmes par ne plus pouvoir nous entendre ; je le laissai , craignant , si la conversation continuait , de le voir suffoqué par la colère.

Mes affaires ne se présentaient pas sous un riant aspect. J'y songeais en mangeant avec appétit le modeste dîner qu'on m'avait servi dans ma chambre. Une musique douce et mélodieuse me fait sortir de ma rêverie. Madame de Fargemon préludait sur son théorbe. Ses croisées étaient ouvertes ; elle était seule , je pouvais la voir , je pouvais l'entendre. Bientôt elle marie les sons de sa voix à ceux de son instrument ; elle chante une ballade fort à la mode , un peu fade ; mais combien ce choix me donne à penser ! Les paroles du premier couplet sont des conseils à un berger qui s'effraie des rigueurs de celle qu'il adore. L'espoir renaît dans mon âme , et , quoique chantant fort mal , je me hasarde et j'essaie le second couplet. Je suis certain d'avoir été entendu ; et l'on ne ferme pas la fenêtre !

C'est bon signe, je crois : et je ne me trompe pas , car à l'instant même la belle Henriette , d'une voix émue , commence le troisième couplet. Mon bonheur est certain. Mais ce dernier couplet recommande la prudence ; il faut se tenir en garde contre les indiscrets ; aussi , après l'avoir chanté , elle ferme sa croisée , je ferme la mienne : je suis trop heureux. Que m'importent la colère , les chicanes et l'avidité de mon oncle ! Ne pensons qu'aux amours , et laissons les affaires.

Je ne pouvais me présenter chez madame de Fargemon , puisqu'elle exigeait de la prudence. J'allai aux Tuileries , de là au spectacle ; partout je fus distrait , et partout enchanté. Je m'endormis fort tard. Le lendemain , lorsque j'eus entr'ouvert les yeux , pendant que j'étais dans cet état si agréable où l'on ne dort plus , sans être encore éveillé , madame de Fargemon s'offrit à ma pensée. De vagues rêveries me la représentaient avec tous ses charmes. A peine levé , je courus à ma fenêtre ; celles de ma belle voisine étaient ouvertes. Un

domestique de l'hôtel entra dans ma chambre ; je lui témoignai mon étonnement de ce que la jeune dame qui logeait en face de moi fût éveillée si matin. « Monsieur , me dit-il , cette dame est partie. — Comment , partie... ! » Elle était partie la veille , pendant que j'étais sorti , peu de momens après avoir chanté ces couplets qui m'avaient enivré d'amour et d'espoir. Une voiture était venue la prendre , elle avait quitté l'hôtel sans indiquer sa nouvelle demeure.

Cela se conçoit-il ? me tromper ! m'échapper ainsi une seconde fois ! Avant qu'elle m'eût séduit de nouveau par ces perfides couplets , je pouvais ne l'accuser que de caprice et de fierté ; mais, au moment où elle se dispose à me quitter , se faire un jeu cruel d'exalter ma tête , pour mieux déchirer mon cœur ! il y a de la fausseté , de la barbarie..... ! Tourmenté dans mes amours , contrarié dans mes affaires , suis-je assez poursuivi par le sort ?

Tandis que je me livrais à mon dépit , j'entends frapper doucement à ma porte ; elle s'entr'ouvre : un grand jeune homme

avance sa tête dans la chambre en disant :
« M. Fauvel..... ? Ah ! le voilà. » Il étend les bras pour m'embrasser ; je reconnais mon cousin Anselme. Sa tête n'avait pas grossi, et son corps s'était prodigieusement élancé. « Ah ! mon cousin Fauvel , » poursuit-il en essayant de pleurer , « voici mon premier moment de bonheur « et de joie depuis que j'ai quitté la « ville d'Issoire. » Malgré tous mes sujets de mécontentement contre son père et contre lui , j'eus quelque plaisir à revoir un parent avec qui j'avais passé mon enfance. Je ne tardai pas à deviner qu'Anselme venait m'apporter des paroles de paix. Il me répéta tout ce que mon oncle m'avait dit sur le mauvais état de leurs affaires ; puis d'un air riant , qu'il cherchait à rendre fin , il ajouta qu'il avait eu avec son père une grande scène dans laquelle il avait bien parlé pour moi. « Que je m'applaudis « de mes efforts , mon cousin ! Je suis par- « venu.... mais ce n'est pas sans peine... ; « je suis parvenu à obtenir pour vous « une pension de huit cents livres, à con-

« dition que vous ferez votre droit; et....
« vous ne vous attendez pas à ceci...., ce
« sera mon père qui payera les inscrip-
« tions. » Je me récriai, et je reçus fort mal
l'ambassade. Anselme reprit aussitôt sa voix
larmoyante. « Vous ne savez pas, me dit-
« il, dans quelle position nous sommes.
« Ils sont bien heureux ceux qui sont
« riches; moi, je leur porte envie. De quoi
« vous plaignez-vous? vous allez être avocat;
« et moi je ne suis qu'un pauvre petit mar-
« chand qui commence. Mon père fait plus
« pour vous que pour moi; je ne m'en
« plains pas, j'ai toujours eu tant d'amitié
« pour vous; mais il me semble qu'il pour-
« rait bien venir à mon secours. Il ne m'aide
« pas, et pour mon commerce je suis obligé
« de recourir à des emprunts. » Anselme
continua long-temps sur le même ton. Il
me parla si souvent d'emprunts, répéta
tant de fois qu'il empruntait, que je finis
par lui dire que je voudrais bien emprun-
ter aussi. A ce mot, je crus voir sur son
visage un mouvement de satisfaction qu'il
se hâta de réprimer. Il me fit beaucoup

d'objections ; il insista sur ce que les intérêts étaient très chers. Je répondis que , pendant les premiers mois de mon séjour à Paris , une pension de huit cents livres ne pouvait me suffire. Je le pressai tellement qu'il consentit à parler pour moi le jour même à son prêteur. Sans me promettre rien de plus , il me dit que je pourrais aller le trouver à cinq heures du soir à sa boutique, rue Saint-Denis, *à la Bonne Foi* ; et il me quitta en me témoignant de nouveau toute la joie que lui causait mon arrivée.

J'allais avoir une pension , j'allais emprunter ; mes affaires prenaient un tour favorable : quelle heureuse diversion à mes chagrins d'amour !

A cinq heures précises, j'étais chez mon cousin. Je traversai une boutique vaste , richement garnie , où j'aperçus autant de garçons marchands qu'il y avait de clercs dans l'étude de mon oncle. On me fit monter au premier.

Anselme était en conférence avec un monsieur que je présimai être le prêteur ; je me félicitai de lui voir une physionomie

ouverte et tout l'extérieur du plus honnête homme. Je prononçai je ne sais quelle phrase où se glissa le mot emprunt ; Anselme , comme effrayé , me fit un signe , et , après avoir reconduit ce monsieur avec beaucoup d'égards : « Vous avez failli , me
« dit-il , à commettre une grande impru-
« dence. C'est M. Dumarsy , un de nos
« premiers fabricans ; il ne faut pas qu'il
« sache que j'emprunte , car j'ai besoin qu'il
« me vende à crédit. C'est un homme très-
« respectable ; il a une fille unique : celui
« qui l'épousera fera bien des envieux. » Ici mon cousin leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

Je n'eus pas besoin de rappeler à mon officieux parent le sujet qui m'amenait.
« Vous êtes mineur , me dit-il ; monsieur
« Bertrand (c'est la personne qui m'oblige)
« avait bien des scrupules ; enfin je l'ai
« décidé. Il nous attend , venez. » Nous n'allâmes pas loin , car la maison du prêteur touchait à la boutique d'Anselme.

La figure de M. Bertrand faisait un contraste parfait avec celle de l'honnête homme

que j'avais d'abord pris pour lui. La discussion ne fut pas longue : j'avais l'humeur facile. La seule chose digne de remarque, c'est qu'il me sembla qu'à chaque article de notre capitulation le prêteur interrogeait de l'œil mon cousin : il me combla de politesses, et me compta trois mille francs en or.

Je rentrais plein de joie à l'hôtel : quelle est ma surprise ! j'y retrouve mademoiselle Lucile ; elle faisait enlever des effets que madame de Fargemon avait laissés. L'opulence me donnait de la hardiesse ; j'aborde Lucile, je la supplie de m'apprendre ce qu'est devenue sa maîtresse, et si je dois désespérer de la revoir. Elle veut s'éloigner, je la retiens ; je mets dans sa main une pièce d'or ; elle s'attendrit, elle s'humanise. « Il faut bien s'intéresser à vous, » me dit-elle, et après m'avoir donné l'adresse de madame de Fargemon : « Demain, à sept heures du soir ; surtout ne demandez que moi. »

J'étais transporté : un rendez-vous pour le lendemain ! trois mille francs à dépenser ! Heureux Fauvel, tu vois réussir à ton gré les amours et les affaires !

CHAPITRE XXI.

Madame de Fargemon.

Avec quelle impatience j'attendis l'heure du rendez-vous ! Je trouvai Lucile chez le portier ; elle se hâta de me conduire , par un escalier obscur , dans une petite chambre assez élégante que je jugeai être la sienne. Parlant à voix basse et avec rapidité , elle m'avoua que jusqu'alors elle avait été contre moi ; qu'ayant remarqué dans le voyage mes sentimens et l'impression qu'ils faisaient sur sa maîtresse , elle n'avait rien négligé pour l'empêcher de me revoir. « Ah ! me
« dit-elle , ma maîtresse est si bonne , si
« digne d'être heureuse ! et la plus légère
« indiscretion de votre part peut lui causer
« tant de maux ! Madame a les plus grands
« ménagemens à garder avec son oncle ,

« M. le baron de Redan ; vous l'avez vu le
« jour de notre arrivée à l'hôtel où nous som-
« mes descendues , en attendant que notre
« appartement fût préparé. Il aime madame
« comme sa fille ; elle est son unique héri-
« tière , et il croit pouvoir exiger qu'elle se
« conforme à toutes ses volontés. Or , il a
« une grande sévérité de mœurs , une ex-
« trême rigidité de principes. Recevoir un
« jeune homme serait un crime à ses yeux.
« Ah ! monsieur , en ayant la faiblesse de
« vous écouter , à quel danger j'expose ma-
« dame ! et que je me repens de ma funeste
« complaisance ! » Je la rassurai par mille
sermens de discrétion et d'amour. Lucile ,
attendrie , me dit que dans la journée elle
avait beaucoup parlé de moi à sa maîtresse ;
puis elle me quitta pour aller lui annoncer
que j'avais découvert leur adresse , et que je
demandais avec instance à la voir un moment.

Quelle inquiétude j'éprouvai jusqu'au
retour de Lucile ! et que je fus encore plus
agité en entrant chez madame de Fargemon !
Surmontant mon trouble , je me plaignis
avec tendresse de ce qu'elle m'avait désolé

depuis son arrivée à Paris. Au lieu de se justifier, elle se reprochait de m'avoir accueilli pendant le voyage, de s'être oubliée jusqu'à chanter les couplets de cette balade; surtout elle ne se pardonnait pas son imprudence de me recevoir chez elle. Je voyais l'aveu de ses sentimens dans les reproches qu'elle s'adressait. Je lui renouvelai tous les sermens que je venais de faire pour elle à Lucile : elle m'écouta sans courroux, avec intérêt; elle exigea que je la quittasse promptement, mais elle me permit de la revoir. Il fallait de la prudence; nous convinmes des jours et des heures auxquels je pourrais me présenter. J'étais arrivé plein d'espoir, je sortis enivré de bonheur.

Notre liaison devint de jour en jour plus intime. Henriette m'éblouissait par ses charmes, elle me captivait par son esprit, elle me touchait par l'amour qu'elle me témoignait. Quoique le plus grand mystère régnât sur cette liaison, j'étais fier de posséder les affections d'une femme si distinguée; et le mystère même ajoutait à ma passion pour elle. Mademoiselle de Lenclos

était alors dans tout l'éclat de sa réputation ; ses grâces , son esprit et même sa beauté survivaient à sa jeunesse. Eh bien ! mon Henriette ! c'est Ninon à vingt ans , et constante en amour !

Je quittai mon hôtel garni pour prendre un petit appartement dans le voisinage d'Henriette ; je me donnai un joli mobilier. Je commençai mon droit , c'est-à-dire , je pris mes premières inscriptions. Parmi les jeunes étudiants , quelques-uns étaient laborieux , assidus aux leçons des professeurs ; les autres , préférant le plaisir à l'étude , rivalisaient de paresse , d'esprit et de gaîté : ce fut parmi ces derniers que je choisis mes amis. Les plus aimables , les plus riches avaient pour agrégé répétiteur un homme précieux : il se nommait Thermin. A trente-six ans , il se piquait d'être plus étourdi que ses élèves , et leur enseignait à dépenser leur argent le plus agréablement du monde. Né avec de l'esprit , il avait fait jouer une tragédie dans sa jeunesse : les sifflets avaient dissipé ses rêves de gloire. Il aurait pu se distinguer au barreau ; mais , entraîné par le

goût de la dissipation , avocat sans cause , répétiteur sans donner de leçons , il ne professait que la philosophie du plaisir. Dès notre première conversation , je plus à Thermin ; seulement il trouvait mes principes timides , et disait que mes dispositions avaient encore grand besoin d'être cultivées.

Nos parties de plaisir étaient fréquentes. Au milieu des épanchemens de l'amitié , si favorables à l'indiscrétion , je me gardais de trahir le mystère qui voilait mes amours avec madame de Fargemon. Je jouissais , en comparant mon sort à celui de mes jeunes amis : j'entendais leurs plaintes ou leurs plaisanteries sur les infidélités de leurs maîtresses ; ils changeaient souvent d'amours ; mais , passant du dépit au soupçon , ils n'en étaient pas plus heureux. Moi , je possédais sans partage le cœur d'Henriette , et je trouvais le bonheur dans ma constance. Il ne m'échappa qu'une seule confidence : un jour , au spectacle , j'aperçus madame de Fargemon dans une loge avec son oncle , le baron de Redan , à qui je trouvais un air plus noble depuis que je savais sa qualité. Sa nièce

attirait tous les regards. Je ne pus résister à un mouvement de vanité ; et sous le plus grand secret je révélai mon bonheur à Thermin : je fus un peu blessé du ton léger qu'il voulut prendre ; mais il finit par rendre justice aux charmes d'Henriette.

La société de mes camarades m'offrait mille agrémens ; toutefois je n'étais heureux qu'auprès de madame de Fargemon. Nos rendez-vous devinrent plus fréquens ; nous nous étions enhardis par degrés ; nous prenions moins de précautions, et même il m'arriva deux ou trois fois de rencontrer son oncle lorsque je sortais de chez elle. J'aurais voulu ne pas quitter un instant cette femme en qui je découvrais sans cesse des qualités nouvelles. Ce n'était plus seulement son esprit, sa beauté, qui me ravissaient ; c'était son caractère enjoué, son humeur douce, égale, ses sentimens pleins de délicatesse. Toujours plus amoureux, je la trouvais toujours plus éprise.

Un matin, je vois entrer chez moi un inconnu. « Monsieur, me dit-il, je suis le
« valet de chambre, l'homme de confiance

« de M. Courtival , qui prend à vous un
« très vif intérêt. Je suis envoyé par lui, et
« c'est comme s'il vous parlait lui-même.
« — Mon ami, répondis-je, vous vous trom-
« pez ; je ne connais point M. Courtival.
« — N'est-ce pas à M. Fauvel que j'ai
« l'honneur de parler ? — C'est moi en
« effet. — Eh bien ! monsieur, je ne me
« trompe pas. Mon maître sait que vous êtes
« un jeune homme plein de mérite, fort
« intéressant ; il vous verrait avec peine
« continuer de vivre à Paris , exposé aux
« dangers qu'entraîne l'oisiveté ; et il m'a
« chargé de vous dire qu'il peut vous don-
« ner dans le pays de Caux une fort jolie
« place où il y a de bons appointemens,
« sans parler des remises et autres bagatelles.
« Seulement il faudrait partir dans les vingt-
« quatre heures. — Plus vous parlez , moins
« je vous comprends. D'où peut venir le
« zèle que montre pour moi ce monsieur
« Courtival ? — Vous devez bien le présu-
« mer , monsieur ; vous le savez. — Je le
« sais ! — Oui ; vous n'ignorez pas qu'il
« est l'ami , le meilleur ami de votre cou-

« sine. — Ma cousine ! j'ai un cousin à
« Paris , mais je n'ai pas de cousine. —
« Comment, vous n'avez pas de cousine ? Eh !
« mais, madame de Fargemon ? — Madame
« de Fargemon ! » repris-je tout étonné
qu'un inconnu prononçât son nom devant
moi. — « Je ne sais pas pourquoi vous af-
« fecteriez du mystère ; elle vous a néces-
« sairement parlé très souvent de M. Cour-
« tival, et de ses nombreuses obligations
« envers ce fermier général. — Madame
« de Fargemon ne connaît personne à Paris
« que son oncle. — Son oncle ! — Le baron
« de Redan , homme de mœurs rigides ,
« de principes sévères. — Permettez donc ,
« monsieur ; c'est moi qui commence à trou-
« ver de l'obscurité dans vos discours ; mais
« il est possible que bientôt nous nous en-
« tendions. Oserais-je vous prier de me
« dire si vous avez vu ce baron de Redan ?
« — Oui, il se trouvait dans l'hôtel garni où
« sa nièce est descendue en arrivant à Paris.
« — Nous y voilà ! Excusez-moi , monsieur ,
« voudriez-vous me le dépeindre ? — C'est
« un homme d'une petite taille , fort gros ,

« très richement vêtu. — Ah ! monsieur,
 « cette femme nous trompe tous. Le préten-
 « du baron de Redan est mon maître,
 « monsieur Courtival , l'un des plus riches
 « intéressés dans les cinq grosses fermes.
 « Elle vous a dit qu'il était son oncle , et
 « elle nous a dit que vous étiez son cousin. »
 Je restai immobile de surprise. « Monsieur,
 « continua le valet de chambre, j'ai toujours
 « blâmé les amours de mon maître pour
 « cette femme violente, boudeuse , avide ,
 « qu'il a fait venir de Lyon par le coche ,
 « après sa dernière tournée. Dans sa jalou-
 « sie , il voulait vous éloigner de Paris ; mais
 « je pense que vous pouvez rester. Vous
 « prendrez le parti que vous voudrez avec
 « votre prétendue cousine ; je sais le parti
 « que je vais faire prendre à mon maître
 « avec sa prétendue nièce. » Il me salua et
 sortit.

Je jurai de ne jamais revoir cette femme.
 Il était évident qu'elle m'avait indignement
 trompé ; quel rôle humiliant ne m'avait-
 elle pas fait jouer ! Je me promenais à grands
 pas dans ma chambre. Quelquefois je vou-

lais douter de la vérité : « Eh quoi ! Henriette , qui me montrait tant d'amour , que je croyais si fidèle... ! Voilà donc la cause du mystère dont elle s'enveloppait ! et moi qui étais si fier , si vain , si heureux... ! Je veux la voir , je veux la voir une dernière fois , et jouir du plaisir de la confondre. »

Je courus chez la perfide. Le portier , tandis que je passais rapidement devant lui , me cria que madame était sortie avec mademoiselle Lucile pour des emplettes. Je montai sans l'écouter , et , pensant qu'il était impossible que ces dames fussent sorties si matin , je sonnai avec violence. On ne répond point , je sonne à coups redoublés ; la porte s'ouvre ; je vois un jeune homme blond , d'une assez jolie figure. Je me précipite dans l'appartement , je vais de chambre en chambre ; madame de Fargemon n'était pas chez elle. Le jeune homme qui m'avait ouvert me suivait fort en courroux ; il avait un accent allemand qui me permettait à peine de l'entendre. Tandis que les paroles se pressaient sur mes lèvres , pour exprimer

ma colère, l'étranger, fatigué de ne pouvoir s'exprimer assez vite en français, se mit à me parler allemand avec volubilité. Enfin, reprenant haleine, il me demanda de manière à se faire comprendre, de quel droit je me permettais d'entrer ainsi chez une femme respectable. « Et de quel droit « vous-même êtes-vous ici, et m'interro-
 « gez-vous ? — J'ai le droit de la défendre, » me dit-il encore plus furieux ; « je l'aime, « je suis aimé d'elle ; je veux réparer ses
 « malheurs, sécher ses larmes, dissiper « sa mélancolie ; et vous insultez la femme
 « que je dois épouser. » A ces mots, je fus stupéfait. Je cherchais à rappeler mes esprits, quand madame de Fargemon rentra, suivie de Lucile et de porteurs chargés de meubles et d'étoffes. Effrayée de nous voir, elle se laisse aller sur un fauteuil ; la femme de chambre et l'étranger s'empressent ; bientôt elle se remet, et veut nous donner une explication. Je l'arrête : « N'essayez pas
 « de me prouver encore votre habileté, lui « dis-je ; vous savez être comme il vous
 « plaît, enjouée, violente, mélancolique ;

« je ne puis douter de vos talens. Voilà votre
« futur époux, votre oncle peut venir; re-
« cevez les adieux de votre cousin. »

J'étais complètement désabusé. Je sentis
que je guérirais bientôt d'un amour qui
peut-être avait plus exalté ma tête qu'il
n'avait touché mon cœur. Pour m'armer de
courage, je racontai le soir même à Ther-
min les perfidies de madame de Fargemon.
« Elle a la tête romanesque, me dit-il avec
« calme, et je sais d'elle dix aventures plus
« singulières. — Quoi! vous la connaissez?
« — Depuis long-temps. — Elle vous était
« connue quand je vous parlai d'elle au
« spectacle? — Certainement: c'est moi qui
« l'ai fait sortir de chez une marchande de
« modes du Palais, pour entrer dans la
« troupe de l'hôtel de Bourgogne, d'où elle
« passa au théâtre de Lyon. — Et vous ne
« m'avez pas éclairé lorsque je vous ai vanté
« sa vertu? — Je vous aurais fait de la
« peine: d'ailleurs, quelques petites aven-
« tures sont nécessaires à la jeunesse, et
« celle-ci contribuera beaucoup à vous for-
« mer. »

Je le laissai ; son sang-froid m'impatientait. Toutefois, en rentrant, je me disais :
« Eh bien ! il ne s'agit que de considérer
« les choses sous un beau point de vue.
« L'étranger, le financier et moi, nous pou-
« vons appeler cette journée, la journée des
« trois dupes ; et je suis le moins dupe des
« trois. »

CHAPITRE XXII.

Quelques inconvéniens d'une vie dissipée.

« PLUS d'attachement sérieux ! cette passion absorbait tous mes instans , et m'empêchait de jouir de la vie. Je ne veux avoir avec les femmes que des liaisons aimables et légères , qu'on forme avec plaisir , et qu'on voit finir sans regret. » C'est ainsi que je raisonnais le lendemain de mon aventure , et je restai fidèle à ces joyeux projets.

Je n'allais chez mon oncle Christophe qu'aux échéances de ma pension. Je voyais rarement mon cousin Anselme ; mais je rendais des visites assez fréquentes à son voisin Bertrand qui me prêtait avec une facilité dont j'étais agréablement surpris. Grâce à cette ressource, j'étais en état de lutter de dépenses

avec les jeunes gens les plus riches et les plus dissipés.

Je ne perdais pas mon temps à étudier le droit. Que d'occupations plus intéressantes se succédaient rapidement ! Je vivais dans une réunion de jeunes gens choisis. Nous étions toujours ensemble, si l'on excepte les heures où nous suivions, chacun de notre côté, quelques aimables aventures. Nous nous faisons une gloire d'imiter les voluptueux épicuriens de la ville et de la cour, Lafare, Chapelle, Bachaumont. Nos discussions galantes, littéraires et philosophiques, prolongeaient nos soupers fort avant dans la nuit. Thermin imaginait les parties de plaisir, les ordonnait, y présidait, chantait, citait des vers d'Horace, et faisait plus de bruit que nous tous. L'hiver, nous eûmes des bals charmans, sans étiquette, partant sans ennui, où quelques femmes d'une vertu non contestée trouvèrent le moyen de se faire inviter. Après un carnaval de deux mois, signalé par des mascarades ingénieuses ou bizarres, le printemps amena de nouveaux plaisirs. Nous fîmes

des excursions dans les environs de Paris : c'était tous les jours des courses nouvelles ; et nous animions de notre gaité les fêtes des châteaux et celles des villages. Cette suite d'amusemens toujours variés, toujours vifs, m'enchantait, et je ne pouvais concevoir d'existence plus délicieuse que la mienne.

Dans le tourbillon de cette joyeuse vie, je n'apercevais point un de ses dangers. Tel jeune homme n'est que frivole, on l'accuse d'être vicieux ; il fait des étourderies, on lui prête de mauvaises actions.

Le cher Thermin m'avait présenté à la marquise de R***, femme d'une quarantaine d'années, très riche, et recevant beaucoup de monde. J'étais retourné deux ou trois fois chez elle, et j'avais passé quelques jours à sa maison de campagne. Dans un souper de jeunes gens, nous parlions des embarras où nous jetaient nos dépenses. « Oh ! vous, Fauvel, me dit un des convives, vous avez des ressources ; et les bonnes de certaine marquise vous font bien des jaloux. » Je ne le comprenais pas. Les plaisanteries de mes camarades m'apprirent que

madame de R avait *** la réputation d'être fort obligeante. Plus d'un officier tenait d'elle ses équipages ; et tous les ans elle faisait , disait-on , une dépense considérable en écharpes , broderies et nœuds d'épée. On voyait déjà dans Paris beaucoup de chevaliers d'industrie , et même de jeunes seigneurs , vivre aux dépens de vieilles folles qui payaient sottement leurs dettes et leurs infidélités. Indigné qu'on eût la pensée de me confondre avec ces messieurs , je cherchai querelle à l'étourdi qui m'insultait : le lendemain nous nous battîmes. En arrivant au régiment , je n'avais pas eu de leçons d'escrime , et je m'étais fort bien tiré d'affaire ; cette fois , j'avais appris à manier le fleuret , et je reçus un grand coup d'épée.

Les secours furent prompts : un élève en chirurgie , nommé Dupré , habitait la même maison que moi. Je le connaissais à peine , car c'était un jeune homme studieux , timide et cité pour sa bonne conduite. Il me prodigua ses soins avec le zèle qu'aurait pu me montrer un ami , et je fus bientôt hors de danger.

Pour éloigner de fâcheux soupçons , je

racontai à diverses personnes comment je soutenais mes dépenses. Cette confiance me valut que plusieurs bons amis, sachant la facilité que j'avais à emprunter, m'empruntèrent eux-mêmes de l'argent qu'ils oublièrent de me rendre.

Pendant ma convalescence, tous mes camarades vinrent me voir; quelques dames même qui prenaient intérêt à moi me rendirent visite incognito. Tous les soirs, on voyait à ma porte des carrosses et des chaises; souvent les laquais et les porteurs se querelaient, se battaient dans la rue. Je donnais des soupers; mes amis sortaient dans un état de gaîté et même d'ivresse qui les excitait à réveiller les voisins par leurs chants et leurs éclats de voix. Tout ce tumulte me fit connaître dans mon quartier, et ne me fit pas connaître d'une manière très avantageuse. On parlait de mon duel, on en faisait mille récits; on disait que j'avais tué trois hommes, mais qu'enfin j'avais trouvé mon maître: le bruit le plus accrédité fut que j'avais été surpris par un mari dans un galant rendez-vous. Il en résulta que j'eus une réputation

détestable dans mon voisinage, et que je passais pour un homme fort dangereux au repos des familles.

Une veuve, madame Fabri, tenait en face de mes fenêtres une petite boutique de mercerie. Elle avait une fille de dix-sept ans, dont la jolie figure aurait pu servir de modèle pour peindre l'innocence. On juge bien que j'avais remarqué cette aimable enfant. Je la saluais, je lui parlais en passant, quelquefois même je prenais des prétextes pour entrer dans sa boutique. J'aimais à la voir; mais j'aurais rougi de former un projet coupable, et je ne portais que de chastes regards sur les attraits de la jeune Agathe.

J'étais depuis peu de jours guéri de ma blessure, et je reprenais le cours de mes plaisirs. Un matin, tandis que j'étais encore couché, madame Fabri entre brusquement dans ma chambre. « Qu'avez-vous fait de ma fille ? » s'écrie-t-elle : monsieur Fauvel, rendez-moi mon enfant. — Votre enfant, ma bonne madame Fabri ! Eh ! grand Dieu ! « que voulez-vous dire ? — Vous avez beau « faire l'étonné, vous ne me tromperez pas.

« Ma fille s'est enfuie ce matin , vous savez
« où elle est. Je ne suis qu'une pauvre femme;
« mais tremblez.... Vous verrez.... Je vous
« en supplie, monsieur Fauvel, rendez-moi
« ma fille ! » et la bonne mère fondait en
larmes. Vainement essayai-je de la calmer ;
elle prenait pour des défaites tout ce que je
lui disais , et s'irritait de plus en plus ; elle
criait que sans moi elle ne serait pas réduite
au désespoir ; que depuis long-temps elle
s'était aperçue que je faisais la cour à sa
fille, et qu'il était bien malheureux pour elle
qu'un mauvais sujet comme moi fût venu s'é-
tablir dans son voisinage. Je répétai à madame
Fabri que j'ignorais complètement ce qu'é-
tait devenue sa fille; et lui témoignant le plus
sincère intérêt, j'offris de l'aider dans ses
recherches : il me fut impossible de la con-
vaincre. Après beaucoup de plaintes et d'in-
vectives, elle sortit en me menaçant d'appel-
ler la justice à son secours.

Je ne revenais pas de ma surprise. Cette
Agathe, si jeune , si douce , avec tous les
dehors de l'innocence ! elle avait pu quitter
sa mère ! Je me levai bien résolu de ne rien

négliger pour découvrir ses traces. La portière de ma maison était la nouvelliste du quartier ; je pensai que je pourrais tirer d'elle quelques lumières. Dès qu'elle me vit , elle me parla de la fuite d'Agathe : je lui demandai des renseignemens ; elle me raconta les histoires de trois ou quatre filles séduites depuis peu ; elle me confia que dans sa jeunesse on avait tenté de l'enlever ; elle parla beaucoup et ne m'apprit rien de ce que je voulais savoir. Je m'étais adressé inutilement à différentes personnes , quand un commissionnaire auvergnat me dit que , vers cinq heures du matin , il avait vu une jeune fille , telle que je la dépeignais , marcher fort agitée , et entrer dans une église qui était déjà ouverte. J'allai à l'église ; le bedeau , que j'interrogeai , avait aussi vu la jeune fille. Après s'être agenouillée devant l'autel , elle était sortie précipitamment par une porte placée à côté du chœur. En sortant par la même porte , je me trouvais dans une petite rue , en face d'une maison où l'on prenait des voitures pour les environs de Paris. Quelque espoir me saisit ; je

parle à plusieurs voituriers , je questionne ceux qui arrivent ; enfin les réponses de l'un d'eux me rendent certain qu'il vient de conduire à Sèvres la jeune fugitive. Je le fais repartir à l'instant, et il me mène à l'endroit même où il l'a laissée : c'était une maison de misérable apparence.

Pauvre Agathe ! que je fus ému en la voyant ! Je la trouvai dans une petite chambre du rez-de-chaussée : à mon aspect, elle jeta un cri, et cacha sa figure dans ses mains. « Rassurez-vous, lui dis-je, je ne viens vous causer aucune peine. » Elle fut long-temps hors d'état de m'entendre. Combien elle était changée ! ce n'était plus cette jeune fille, si vive, si riante ; elle était pâle, et les larmes baignaient son visage. Il n'y avait auprès d'elle qu'une vieille femme qui filait, et qui parut prendre peu d'intérêt à nos discours. Je m'efforçais de rassurer Agathe ; je lui disais que sa mère était fort affligée, mais n'éprouvait point de courroux ; je l'invitais à revenir. « Non, s'écria-t-elle, après ma faute, je dois mourir sans la revoir ! » Je me gardai de lui faire

aucune question : je devinai facilement quelle faute avait entraîné son départ. Victime d'une séduction , à peine en avait-elle reconnu les suites, que , perdant la tête , elle était venue se cacher dans cette maison qu'une ancienne domestique d'une de ses tantes lui avait indiquée. J'ai su depuis ces détails ; je n'étais alors occupé que de la consoler. L'infortunée ne savait ce qu'elle deviendrait ; elle avait commencé une lettre pour sa mère , mais avec l'intention de ne pas révéler le lieu de sa retraite. Je lui rappelai quelle confiance doit inspirer la tendresse d'une mère. Je n'insistai point pour qu'elle revînt sur-le-champ ; je la priai d'achever sa lettre et de me la donner : elle finit par suivre ce conseil. Aussitôt je partis , heureux de la laisser moins agitée , et de l'avoir vue renaître à l'espérance.

J'arrivai radieux chez madame Fabri , qui était à son comptoir , seule et plongée dans une morne tristesse. « Agathe est retrouvée , lui dis-je ! prenez , prenez cette lettre. — Ah ! malheureux séducteur , » s'écria-t-elle , je ne m'étais donc pas

« trompée ! J'étais bien sûre que vous la
« retrouveriez quand bon vous semblerait ;
« mais tout n'est pas fini ; je rendrai plainte ,
« et demain..... » Tout en parlant ainsi ,
elle parcourait rapidement la lettre ; bientôt les menaces expirèrent sur sa bouche ,
et les sanglots la suffoquèrent. « Ma pauvre
« enfant ! dit-elle , oui , oui , je te pardonne ,
« sèche tes larmes , tu vas revoir ta mère ,
« et je cours te chercher. » Sans m'adresser
une parole , sans faire attention à moi , elle
sortit tout égarée.

Les événemens de la journée m'avaient
profondément touché ; je rentrai. Il y avait
dans ma maison une table d'hôte où je man-
geais bien rarement ; elle n'était guère
fréquentée que par des étudiants peu for-
tunés. J'allai prendre place à côté d'eux ; j'é-
tais exténué , j'avais un appétit dévorant.
La fuite d'Agathe était le sujet des conver-
sations de tout le quartier ; quelques-uns de
ces jeunes gens en parlèrent avec toute la
légèreté de leur âge : leurs plaisanteries me pa-
rurent cruelles. Je manifestai très vivement
la compassion que m'inspirait une jeune

personne perdue en si peu d'instans , et condamnée peut-être à des larmes éternelles. Je m'emportai contre l'infâme qui l'avait entraînée dans cet abîme : « Pour moi ,
« dis-je , je ne suis pas plus scrupuleux
« qu'un autre ; mais je ne me pardonnerais
« jamais d'avoir séduit une pauvre inno-
« cente , d'avoir porté la mort au sein de
« sa mère , et je ne croirais pas que ce fût
« trop de ma vie entière pour réparer mon
« crime. » Je parlais avec une telle véhémence , avec une conviction si profonde , que je contraignis ces jeunes gens à m'approuver , ou du moins à garder le silence.

Dupré , l'élève en chirurgie qui m'avait donné tant de soins , était un des convives ; il n'avait point mêlé ses plaisanteries à celles de ses camarades , et s'était attendri en m'écoutant. Quand je me levai de table , il me suivit , me demanda timidement un moment d'entretien. A peine étions-nous seuls : « M. Fauvel , me dit-il , c'est moi... ,
« c'est moi qui suis le coupable. — Eh !
« quoi , c'est vous ! » Je restais tout surpris. Cet étudiant si sage était le séducteur ;

et moi , si étourdi , je jouais le rôle de l'homme raisonnable ! « Que ne puis-je « réparer mes torts ! s'écria Dupré. Où la « chercher ? Peut-être ne la reverrai-je « plus ! » Il s'accusait avec franchise : il n'avait voulu d'abord former qu'une liaison passagère. Pressé par Agathe de songer au mariage , il lui avait dit , pour gagner du temps , qu'il redoutait un refus de son père ; et sans doute cette réponse avait déterminé la fuite qui le désespérait. Combien il fut ravi des nouvelles que je lui donnai ! il voulait aller sur-le-champ se jeter aux pieds d'Agathe , et me pressait de l'accompagner pour solliciter son pardon.

Dès que madame Fabri fut de retour avec sa fille , nous courûmes chez elle. On versa bien des larmes ; mais il était impossible qu'on ne fût pas promptement d'accord. Dupré demandait sa grâce , et disait en rougissant qu'il était sûr du consentement de son père. Agathe , toute honteuse , laissait voir son indulgence pour le coupable. Madame Fabri avait de fortes raisons pour ne pas s'opposer au mariage ; elle se confondit

en excuses de ses torts envers moi. Je lui pardonnai, sous la condition qu'elle me permettrait de donner le repas de noce.

Ces événemens m'inspirèrent quelques projets de sagesse. Je résolus de m'occuper de mon droit, et de me mettre en état d'obtenir le grade de bachelier. Un sort fatal voulut que le mariage d'Agathe eût lieu la veille même du jour où je devais soutenir ma thèse. J'avais fait inviter à la noce la plupart de mes amis. Après un souper fort gai, les mariés et les gens raisonnables s'étant retirés, la fête recommença pour nous; et nous dansions encore, lorsque je m'aperçus que l'heure m'appelait aux écoles de droit, où mes amis m'accompagnèrent. Les argumens, selon l'usage, m'avaient été communiqués, ce qui ne m'empêcha pas de déraisonner dès les premiers mots. Plus je débitais d'absurdités, plus je parlais avec assurance : tout l'auditoire riait et applaudissait. Les professeurs crurent que j'avais arrangé une scène impertinente pour me moquer d'eux; ils se levèrent et sortirent. Mes amis m'entourèrent en poussant des

acclamations. « Eh bien ! messieurs , dit
« Thermin sans se déconcerter , voilà pour-
« tant mon meilleur élève. »

Ainsi , grâce à ma vie dissipée , on m'avait
accusé de prendre part aux libéralités d'une
vieille femme ; on m'avait emprunté de l'ar-
gent et donné un coup d'épée ; je m'étais vu
soupçonné de l'enlèvement d'une jeune fille ;
et je venais d'échouer dans ma thèse de
bachelier , chose inouïe dans les annales de
la faculté de droit.

Je fus bientôt consolé de ce petit échec.
Ma majorité approchait ; mon oncle allait
être obligé de me rendre ses comptes : j'in-
terrompis mon droit et je continuai de me
divertir.

CHAPITRE XXIII.

Comptes de tutelle.

LE jour de ma majorité arriva. Quoique fort insouciant sur mes intérêts et fort ignorant en affaires, j'avais voulu calculer quelle somme je recevrais de mon tuteur. Je m'étais bientôt embarrassé dans mes calculs; mais j'avais vu jusqu'à l'évidence que, tous mes revenus eussent-ils été dépensés, il devait me rester au moins un capital de quatre-vingt mille livres : fortune immense ! dont j'étais, comme on peut le croire, très empressé de jouir.

D'après le caractère de mon oncle, je m'attendais à essuyer une effroyable colère, quand je le prierais de me mettre en possession de mon bien. Je m'armai de courage et me rendis chez lui. A mon grand étonne-

ment , je le trouvai calme , et presque de bonne humeur.

« Ah ! mon cher neveu , me dit-il ,
« je t'attendais. On nous néglige nous
« autres pauvres vieillards ; mais j'étais bien
« sûr qu'aujourd'hui je recevrais ta visite.
« Te voilà majeur , et me voilà délivré d'un
« lourd fardeau. J'ai eu bien des ennuis ;
« je ne m'en plains pas , on se doit à ses
« proches. » Mon tuteur ne m'avait pas accoutumé à ce ton amical ; je fus charmé de le voir aussi bien disposé. « Tu viens me
« demander mes comptes , ajouta-t-il ? ils
« sont prêts : oh ! oh ! je suis toujours en
« règle , moi. Terminons , terminons promptement ces affaires de tutelle dont je puis
« sortir , Dieu merci , la tête haute et les
« mains nettes. Je suis en mesure de te remettre ce qui t'appartient. Sois plus sage
« que par le passé , ménage bien ta fortune :
« grâce à mes soins , elle se monte encore
« à trente-deux mille six cent soixante et
« onze livres. — Est-ce une plaisanterie ,
« mon oncle ? » lui dis-je après un instant de surprise ; « il y a certainement erreur de

« votre part. Comptez bien avec vous-même,
« et vous verrez que vous faites un mécompte
« avec moi. » Je n'avais pas achevé, que
mon oncle était rentré dans son caractère.
« J'en étais sûr ! s'écria-t-il. Je ne devais
« pas m'attendre à d'autres remerciemens.
« Impertinent et irrévérencieux neveu, ap-
« prends que je ne fais jamais de mécompte :
« voilà les pièces, regarde, examine. » Il
parcourait, et me forçait à parcourir une
énorme liasse de papiers. Que de réparations !
que de pertes dans les revenus ! que de frais
pour les inventaires et partages ! que de
faillites et de non-valeurs dans les place-
mens faits avec le produit des terres ! et
tout cela bien visé, bien approuvé, bien
homologué. Sans y voir très clair, j'admi-
rais comme le capital d'un mineur se fond
rapidement et légalement entre les mains
d'un habile homme d'affaires. Ce qui figurait
en plus forte somme dans le chapitre des dé-
penses, c'étaient les frais de recherches pour
me retrouver après ma fuite du collège. On
avait mis en campagne pour m'atteindre tous
les archers, tous les limiers de la justice ; il y

avait eu des correspondances à n'en plus finir. On m'avait cherché dans tous les villages de France, dans les pays étrangers, en Amérique je crois, partout enfin, excepté sur la route de Clermont à Limoges.

Je ne me laissai point déconcerter. Je dis très poliment à mon oncle que je n'entendais rien aux affaires, et qu'en conséquence je le priais de ne pas trouver mauvais que je remisse mes intérêts aux soins d'un avocat.

« D'un avocat ! reprit-il avec un rire amer ;
« c'est trop plaisant ! Un procès ! qu'il m'en
« vienne un, c'est ce que je demande. Sache
« que je ne crains ni toi ni tes avocats.
« Je soutiendrai mes comptes ; il y aurait
« sentence contre moi, que j'en appellerais.
« Ah ! tu n'es pas au bout : vois-tu ces sacs,
« ces dossiers, ces cartons ? il y a là des
« affaires qui durent depuis trente ans, que
« je tiens de mon vendeur, et qui passeront
« à mon successeur. Plaide, plaide, mon
« petit ami ! Essaye de me ruiner, de ruiner
« ton cousin, qui m'a si souvent parlé pour
« toi ! Mais crois-tu qu'il souffrira tes insultes ?
« Il est majeur aussi, mon Anselme ; il a de

« l'honneur, du sang dans les veines, et
« entre les hommes, les querelles sont plus
« sérieuses qu'entre les enfans. » A ces
étranges paroles, auxquelles je ne pouvais ré-
pondre, pensant que mon oncle perdait la
tête, je me retirai.

Les comptes de mon tuteur étaient trop
évidemment inexacts pour que je pusse
les accepter. Je savais le nom d'un avocat,
connu par ses lumières et son intégrité ;
j'allai demander son adresse à Thermin.
« Pardon, me dit-il en ouvrant sa porte ;
« j'ai là un pauvre diable, un importun
« dont je vais me débarrasser. Attendez-
« moi, je suis à vous. » Il passa dans une
autre pièce qui, avec la petite antichambre
où je me trouvais, faisait tout son appar-
tement. Je l'entendis qui disait d'un ton
protecteur à l'importun : « Eh bien ! oui,
« mon cher, vous êtes le fils d'un barbier
« de ma petite ville ; j'aime à servir mes
« compatriotes ; mais je vous ai connu fri-
« pier, commis aux aides, huissier ; vous
« ne pouvez rester nulle part. Comment
« voulez-vous que je vous recommande

« pour cette place de massier à la faculté
« de droit ? Vous n'avez pas de conduite ,
« vous n'avez pas de mœurs ; puis-je m'in-
« téresser à vous sans me compromettre ? »
Il me parut plaisant que Thermin reprochât
à quelqu'un de manquer de conduite.
L'homme si bien reprimandé , après avoir
insisté quelques momens , fut congédié avec
de vagues promesses. Lorsqu'il passa devant
moi... quelle surprise ! je reconnais en lui
M. Bertrand , mon prêteur ; il me recon-
naît fort bien aussi , et s'évade avec un em-
barras visible. « Que signifie ceci ? dis-je à
« Thermin. Savez-vous quel est le person-
« nage que vous venez de renvoyer si légè-
« rement ? — Parbleu ! si je le sais ? C'est un
« pauvre hère de mon pays. — Lui ! c'est
« le riche complaisant , l'aimable usurier à
« qui je dois tous les fonds que j'emprunte ;
« — Allons donc ! je ne l'ai pas perdu de
« vue depuis qu'il est à Paris ; il n'a pas
« cessé d'être aux expédiens. — Je puis vous
« assurer que c'est lui qui me prête.... — S'il
« vous prête , ce n'est pas son argent. Je
« vois ce que c'est ; nous avons dans cette

« bonne ville quelques honnêtes avares qui,
 « ne voulant pas paraître, mettent en avan
 « de misérables prête-noms, auxquels il
 « laissent la honte du métier, afin de jouir
 « en paix du bénéfice. Voilà votre affaire :
 « notre homme est l'agent d'un de ces
 « usuriers hypocrites. » Aussitôt je me
 rappelai que c'était Anselme qui m'avait
 conduit chez Bertrand ; je crus deviner d'où
 venaient les fonds qui m'avaient été prêtés.
 J'entrevis un dédale d'iniquités : il me répu-
 gnait d'y jeter les yeux ; je quittai Thermin
 sans lui communiquer mes soupçons.

Je me rendis chez l'avocat dont je venais
 de prendre l'adresse ; je lui racontai avec
 sincérité ce qui s'était passé entre mon tu-
 teur et moi ; seulement j'eus soin de me taire
 sur tout ce qui avait rapport à mes emprunts.
 Cet avocat me montra de l'intérêt et du
 zèle ; il connaissait mon oncle de réputation,
 et il me dit qu'il le verrait le lendemain
 dans la matinée.

Le lendemain, je me disposais à sortir de
 chez moi pour savoir le résultat de cette visite,
 lorsque j'entendis dans mon escalier la voix

d'Anselme. D'après les derniers mots de son père, je m'attendais presque à un cartel. « Ah ! mon cousin, me dit-il d'un ton plus larmoyant que jamais, vous voulez donc faire mourir mon père de chagrin ? » Au même instant parut mon oncle Christophe, la figure toute renversée par la colère qu'il cherchait à contenir. « J'ai vu ton avocat, me dit mon oncle. Toi, toi, Jacques Fauvel, plaider contre moi ! voilà qui passe toute croyance.... Je ne m'attendais pas... Pouvais-je m'attendre à un trait si noir... ? Sais-tu ce que tu fais ? sais-tu qu'un neveu qui plaide contre son oncle, se déshonore ? Je viens te rendre un dernier service ; c'est toujours à moi à jouer le beau rôle avec toi. Écoute : pour avoir la paix, pour conserver l'honneur de la famille, je ferai un sacrifice, j'y mettrai du mien. Finissons ; donne-moi une quittance générale, et je te compte une somme ronde de quarante mille francs. » Il me regardait d'un œil avide qui annonçait l'anxiété et l'espérance. « Je ne veux point que vous me fassiez un sacrifice, répondis-je avec sang-froid ;

« je ne demande que ce qui se trouvera
« m'être dû après l'examen des comptes.
« Après l'examen des comptes, » reprit-il
dans un accès de colère tel que je ne lui
en avais jamais vu ! « Tu veux donc qu'on
« les examine ? Ils sont en règle , et je ne
« crains rien ; mais songes-tu à ce que tu
« demandes ? Conçois-tu l'affront que tu me
« fais ? n'as-tu pas de honte ? ne devrais-tu
« pas mourir de honte... ? Ah ! qu'il est fâ-
« cheux d'avoir dans une famille un mau-
« vais sujet... ! Tu finiras mal ; c'est moi
« qui te le dis. » Il serrait les poings , faisait
des gestes menaçans ; il s'arrêta quelques mo-
mens , comme suffoqué ; puis il reprit d'une
voix altérée : « Toi , que j'avais toujours
« cru bon , au milieu de tes étourderies ,
« que vas-tu faire ? Tu veux traîner ton oncle
« devant les tribunaux ; tu veux m'achever ,
« me ruiner , m'arracher le fruit de mes
« travaux ; tu espères appeler l'infamie sur
« ma vieillesse. Tu seras bien content , tu
« seras bien glorieux , quand le palais reten-
« tira de calomnies contre le frère de ta
« mère. Ma sœur ! ma pauvre sœur ! qui

« t'aurait dit que ton fils , à qui j'ai servi
« de père , serait mon persécuteur , et
« que ses mauvais procédés abrégeraient mes
« jours ? » Il se tut , il se promenait à grands
pas ; je me promenais de même ; Anselme ,
immobile , soupirait et levait les yeux au
ciel. Je ne sais ce qui se passait dans la tête
de mon oncle ; pour moi , j'étais assailli par
une foule d'idées. S'il fallait plaider , j'étais
sûr de gagner ma cause ; mais quoi ! dévoiler
l'avidité d'un parent ! Ce mot de frère de
ma mère m'avait troublé ; c'est sous ce nom
que mon tuteur était désigné dans la der-
nière lettre que j'avais reçue de mon oncle
le pasteur.... Tous ces débats d'intérêt me
répugnaient horriblement ; il me semblait
que je m'en occupais déjà depuis long-temps.
Les coups portés à mon tuteur n'attein-
draient-ils pas le respectable Paul Ménars ?
j'allais peut-être lui causer un cruel chagrin :
je rompis le silence , et je déclarai sèchement
à mon oncle que j'acceptais sa proposition.
« Ah ! fort bien , tu as peur , s'écria-t-il.
« Ne dites pas cela ; rien n'est fait encore. »
Il se hâta de réprimer ses paroles. « Ah !

« mon cousin, quelle satisfaction ! » dit Anselme en voulant m'embrasser. « Qu'il m'est doux... ! » Je l'arrêtai ; le souvenir de Bertrand revint à mon esprit , et j'étais porté à croire qu'Anselme était plus fourbe que niais. Il fut convenu que le lendemain matin, à dix heures, j'irais prendre M. Christophe Ménars, et que nous nous transporterions chez un notaire.

Resté seul , après quelques momens de réflexion , ces gens-là me firent pitié : que de soucis et de tourmens ils s'étaient donnés pour m'enlever une partie de ma fortune ! Leur vie avait été pénible, et la mienne agréable ; pauvres dupes ! ils avaient eu l'argent , moi les plaisirs.

CHAPITRE XXIV.

La fortune de Fauvel.

POINT de procès à suivre ! de l'argent à toucher ! double sujet de joie. Il était naturel que je fusse exact au rendez-vous donné par mon oncle , et j'y allais de ce pas léger qu'on prend involontairement lorsqu'on est satisfait. Un violent orage éclata tout à coup ; la pluie tombait par torrens ; je n'eus que le temps de me mettre à l'abri sous une porte cochère. Un jeune homme s'y réfugiait en même temps que moi ; il m'examine , je le regarde , et nous sommes dans les bras l'un de l'autre. Quelle heureuse rencontre ! quels transports ! j'embrassais mon cher , mon excellent ami Félix Duclos , que j'avais été chercher à Clermont , et que le hasard me faisait retrouver à Paris.

Sans attendre que la pluie eût cessé, Duclos me prit sous le bras, et me conduisit à son logement. « N'ai-je pas à me plaindre de toi, » me dit-il avec amitié, mais avec cet air susceptible qu'il avait souvent au collège ? « Tu ne m'as pas donné de tes nouvelles. Je t'aurais écrit, moi, si j'avais su où t'adresser mes lettres. » Je ne cherchai pas d'excuses ; je m'avouai coupable pour être plutôt pardonné, et nous nous embrassâmes de nouveau. Que de confidences nous avions à nous faire ! que de questions se succédaient avec rapidité ! nous ne nous donnions pas le temps de nous répondre : quels doux souvenirs se réveillaient ! Nous allâmes dîner tête à tête. J'étais cent fois plus heureux, seul avec mon ami, mon véritable ami, que je ne l'avais jamais été dans ces sociétés bruyantes où je passais ma vie.

Félix était depuis quatre mois à Paris. Ses études, ses travaux l'avaient fait connaître et lui avaient mérité des appuis nombreux et honorables : il venait d'être choisi pour faire partie, en qualité de naturaliste, d'une expédition importante destinée à parcourir les mers

de l'Inde. Son départ était prochain ; nous ne nous retrouvions que pour nous séparer encore. Raisonnable et même grave, Duclos me dit que plus d'une fois il s'était repenti d'avoir favorisé ma fuite , que par bonheur j'avais su me tirer d'affaire assez habilement ; mais qu'il voudrait me voir un état ou au moins une occupation. « En attendant
« mieux, ajouta-t-il , je puis te faire une
« offre très convenable. Un homme riche
« qui a beaucoup de livres m'a prié de lui
« trouver un secrétaire , un bibliothécaire :
« tu aurais un traitement , une grande li-
« berté ; tu t'instruirais agréablement , tu
« vivrais près d'un homme aimable , bon ,
« qui peut te devenir fort utile par la suite. »
En parlant ainsi , il éprouvait toute la joie que donne l'espérance d'obliger un ami. Je le remerciai avec affection ; mais quel beau discours je lui débitai sur les charmes de l'indépendance ! Le moment où j'allais prendre possession de ma fortune pouvait-il être celui d'abjurer mes principes ? La chaîne la plus légère me paraissait pesante , et j'avais du temps encore avant de songer à

choisir un état. Duclos me fit quelques argumens , montra un peu de susceptibilité : je changeai de conversation , afin que rien ne troublât le plaisir que nous goûtions ensemble. Nous allâmes faire une longue promenade , et je le reconduisis fort tard à sa porte. Lorsque je rentrai, j'appris qu'Anselme était venu deux fois s'informer de ma santé. Il m'était bien arrivé dans la journée de penser à mon oncle ; mais, ma foi, j'avais eu des occupations si intéressantes... ! Mon oncle , le notaire , les actes , ma fortune , j'avais tout oublié ; j'avais été tout entier au bonheur de revoir mon ami.

A huit heures du matin , j'étais chez Duclos ; mais je ne restai pas long-temps avec lui , et j'allai chez mon oncle. Le cher tuteur n'aurait pas mieux demandé que de me quereller pour l'avoir fait attendre la veille ; mais , vu la circonstance , il n'eut qu'une colère concentrée , et me conduisit gracieusement à l'étude de son notaire.

Pour un jeune homme qui s'entend à dépenser son argent , c'est un fort joli coup d'œil que celui d'une somme de quarante

mille francs en or , étalée sur une table. J'eus la satisfaction de jouir de ce coup d'œil. Ce spectacle n'était pas aussi réjouissant pour mon oncle que pour moi : il s'agitait , poussait des soupirs ; et en me rendant à peu près la moitié de ma fortune , il semblait aussi malheureux que si je lui eusse pris la totalité de la sienne. L'argent compté , l'acte signé , je lui adressai quelques mots de politesse. « Laisse-moi en « repos , mange ton bien , » s'écria-t-il avec une explosion de colère. « Si jamais il « m'arrive d'accepter la tutelle de qui que « ce soit... ! » Ici , un violent coup de poing qu'il donna sur la table fit résonner toutes les pièces d'or. Ce son lui porta au cœur ; il fit un brusque salut au notaire , et sortit.

A peine mon oncle était-il dehors , qu'un homme entra , et avec beaucoup de civilité me demanda s'il n'avait pas l'avantage de parler à monsieur Fauvel. Sur ma réponse , il tira plusieurs billets d'un vieux portefeuille. C'étaient mes billets à Bertrand , passés à l'ordre de celui qui me les présentait. Je vis aussitôt que le sieur Bertrand ,

se souvenant de sa visite à Thermin, et craignant les explications, évitait de se trouver en ma présence. Il m'était fort indifférent de payer à lui ou à un autre, et j'annonçai que j'étais prêt à faire honneur à mes engagements : mais que devins-je en voyant que ma dette se montait à vingt-trois mille neuf cent trente-cinq livres tournois ! Je n'avais jamais compté que l'argent que je recevais ; et mes plaisirs étaient si vifs, qu'il me semblait toujours me divertir à bon marché. A l'aspect du funeste total, je reconnus que, grâce aux intérêts, après avoir emprunté douze mille francs, j'en devais près de vingt-quatre. Je m'emportai contre Bertrand, contre le fourbe qui me l'avait fait connaître, et n'épargnai pas celui qui venait de leur part. « Monsieur, » me répondit cet homme d'une voix claire et douce, « j'ai toujours eu à me
« louer de mes relations avec M. Bertrand ;
« s'il a des torts envers vous, je ne le dé-
« fends pas ; mais je vous prie de considérer
« que cela ne me regarde point. J'ai reçu
« vos billets pour argent comptant ; ils sont
« échus, vous êtes galant homme, et je suis

« sans crainte. » Après m'être encore emporté, je réfléchis que, par horreur des procès, je venais d'en abandonner un dont le gain était sûr ; irais-je m'aventurer dans un autre que je perdrais infailliblement ? Quand on a une affaire désagréable, le meilleur parti est de s'en débarrasser promptement ; je devais, je payai.

Quelle diminution dans ma fortune ! Je faisais d'assez tristes réflexions, en serrant dans mon secrétaire la somme qui me restait : mais l'heure m'appelait à une partie de plaisir avec mes joyeux camarades ; le plus pressé était de m'y rendre. Je remis les réflexions au lendemain ; après tout, n'étais-je pas plus riche que je ne l'avais jamais été ?

Notre partie fut délicieuse. A la vue des convives, je retrouvai toute ma liberté d'esprit. Il m'échappait des traits, des saillies, des éclairs ; nous avions des dames, des dames pleines d'enjouement et de sensibilité : le vin de Champagne, s'élançant à grands flots, vint ajouter encore au sentiment et à la gaiété.

Le soir , on joua , mais petit jeu , comme on joue entre amis. Je gagnai tout ce qu'il était possible de gagner ; cependant j'avais été bientôt distrait par une forte préoccupation. Je me souvenais du bonheur constant que j'avais eu au régiment ; je me rappelais qu'alors , en renonçant au jeu , je l'avais regardé comme une grande ressource dont je pourrais user dans une situation importante. Cette situation je m'y trouvais. Mon bien dévoré par des fripons ne pouvait plus me donner un revenu suffisant. Agité d'une joie que je contenais à peine , je décidai que cette nuit même je referais ma fortune dans un lansquenet ; bien résolu de ne jouer que pour me remettre en possession des quatre-vingt mille livres sur lesquelles j'avais d'abord compté. Tout en arrêtant ce projet , je ramassais avec indifférence les petites sommes que je continuais de gagner , grâce à mon heureuse étoile.

Je quittai mes amis , en m'excusant de ne pas leur donner leur revanche. J'allai chercher mes fonds , et je me rendis dans une honnête académie , très connue par les

grosses sommes qu'on y hasardait. Plein d'espérance, ou plutôt sûr du gain, je jette des rouleaux d'or sur la table..... O revers! la fortune était lassée. Pas un seul coup pour moi! Le malheur fut aussi constant que l'avait été le bonheur; je perdis tout.

Rentré chez moi, je m'assis et restai quelques instans immobile. « Que faire? me dis-je..... mais d'abord dormir, car je tombe de fatigue. » Je me couchai, et bientôt je m'endormis profondément.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I ^{er} . <i>Fauvel et sa sœur de lait.</i>	Pag.	1
CHAPITRE II. <i>La famille de Fauvel.</i>		5
CHAPITRE III. <i>Fauvel chez son tuteur.</i>		15
CHAPITRE IV. <i>Sortie du collège.</i> . . .		23
CHAPITRE V. <i>Une journée dans la forêt.</i>		30
CHAPITRE VI. <i>Le charlatan.</i> . . .		35
CHAPITRE VII. <i>L'habit de Pierrot.</i> . .		47
CHAPITRE VIII. <i>Nouvelle évasion.</i> . .		56
CHAPITRE IX. <i>Aventure dans un château.</i>		66
CHAPITRE X. <i>Voyage à Limoges.</i> . .		87

CHAPITRE XI. <i>Entrée de Fauvel dans un triste lieu.</i>	95
CHAPITRE XII. <i>Fauvel apprenti.</i>	105
CHAPITRE XIII. <i>Changement de vie.</i>	117
CHAPITRE XIV. <i>Départ de Limoges.</i>	124
CHAPITRE XV. <i>Fauvel en garnison.</i>	137
CHAPITRE XVI. <i>Quelques mois à l'armée.</i>	149
CHAPITRE XVII. <i>Le pasteur Paul Ménars.</i>	161
CHAPITRE XVIII. <i>Visites de Fauvel à son frère et à sa sœur de lait.</i>	172
CHAPITRE XIX. <i>Voyage par le coche.</i>	184
CHAPITRE XX. <i>Les affaires et les amours.</i>	193
CHAPITRE XXI. <i>Madame de Farge- mon.</i>	207
CHAPITRE XXII. <i>Quelques inconvé- niens d'une vie dissipée.</i>	220
CHAPITRE XXIII. <i>Comptes de tutelle.</i>	235
CHAPITRE XXIV. <i>La fortune de Fau- vel.</i>	246

BIBL. ST.
GENEVIEVE

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

